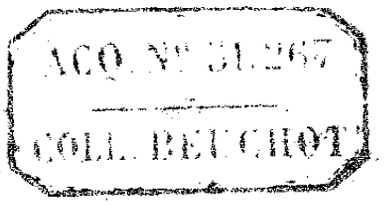
TESTAMENT
DE JEAN MESLIER.
NOUVELLE ÉDITION.



ABREGÉ
DE LA
VIE DE L'AUTEUR.

Jean Meslier Curé d'Etrépigny & de But en Champagne, natif du village de Mazerni dépendant du Duché de Mazarin, étoit le fils d'un ouvrier en ſerge; élevé à la Campagne, il a néanmoins fait ſes études & eſt parvenu à la Prétriſe.

Etant au Séminaire où il vécut avec beaucoup de régularité, il s'attacha au ſyſtême de Deſcartes. Ses mœurs ont paru irréprochables, faiſant ſouvent l'aumône; d'ailleurs très ſobre, tant ſur ſa bouche que ſur les femmes.

Mrs. Voiry & Delavaux, l'un Curé de Va & l'autre Curé de Boutzicourt, étoient ſes confeſſeurs, & les ſeuls qu'il fréquentoit.

Il étoit ſeulement rigide partiſan de la juſtice, & pouſſoit quelquefois ce zèle un peu trop loin. Le Seigneur de ſon village nommé le Sr. de Touilly, ayant maltraité quel-

468

cette édition n'est pas la 1ère car elle contient
l'avant-propos qui avait été oublié dans
la 1ère. V. Lettre d'Argental 31 mai 1762.

Version non révisée par Voltaire

"Mes chers amis, puisqu'il ne m'aurait pas été permis et qu'il aurait été d'une trop dangereuse et trop fâcheuse conséquence de dire ouvertement, pendant ma vie, ce que je pensais de la conduite et du gouvernement des hommes, de leurs religions et de leurs moeurs, j'ai résolu de vous le dire après ma mort.

Ce serait bien mon inclination de vous le dire de vive voix avant que je meure, si je me voyais proche de la fin de mes jours et que j'eusse encore pour lors l'usage libre de la parole et du jugement. Mais comme je ne suis pas sûr d'avoir, dans ces derniers jours, le temps ni toute la présence d'esprit qui me seraient nécessaires pour vous déclarer alors mes sentiments, c'est ce qui m'a fait maintenant entreprendre de vous les déclarer ici par écrit, afin de tâcher de vous désabuser, au moins tard et autant qu'il serait en moi, des vaines erreurs dans lesquelles nous avons eu tous, tant que nous sommes, le malheur de naître et de vivre.(...)

C'est l'égoïme et l'ambition brutale qui sont la source et l'origine de tous ces superbes titres de seigneurs, de prince, de roi, de monarque et autres tyrans qui nous oppriment. Et aussi la source et l'origine de tous ces prétendus saints et sacrés caractères d'ordre et de puissance ecclésiastique et spirituelle que s'attribuent les prêtres et les évêques. La religion soutient le gouvernement politique, si méchant qu'il puisse être, et à son tour le gouvernement soutient la religion, si sotte et si vaine qu'elle puisse être.

Plus j'ai avancé en âge et en connaissance, plus j'ai reconnu l'aveuglement et la méchanceté des hommes, plus j'ai reconnu la vanité de leurs superstitions et l'injustice de leur gouvernement(...)

J'ai vu, et on voit encore tous les jours, une infinité d'innocents malheureux, persécutés sans raison et opprimés avec injustice, sans qu'ils trouvassent aucun protecteur secourable pour les secourir(...)

C'est l'égoïsme et l'ambition brutale qui sont la source et l'origine de tous ces superbes titres de seigneurs, de prince, de roi, de monarque et autres tyrans qui nous oppriment. Et aussi la source et l'origine de tous ces prétendus saints et sacrés caractères d'ordre et de puissance ecclésiastique et spirituelle que s'attribuent les prêtres et les évêques. La religion soutient le gouvernement politique, si méchant qu'il puisse être, et à son tour le gouvernement soutient la religion, si sotte et si vaine qu'elle puisse être.

D'un côté, les prêtres recommandent, sous peine de malédiction et de damnation éternelle, d'obéir aux magistrats, aux princes et aux souverains, comme étant établis de Dieu pour gouverner les autres, et les princes de leur côté font respecter les prêtres, leur font donner de bons appointements et de bons revenus et les maintiennent dans les fonctions vaines et abusives de leur faux ministère, contraignant le peuple de regarder comme saint et sacré tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils ordonnent aux autres de croire et de faire, sous cebeau et spécieux prétexte de religion et de culte divin.

Et ne croyez pas que je vise ici seulement les religions dites fausses, en exceptant au moins de ce nombre la religion catholique. Point. Elle n'est pas moins superstitieuse qu'une autre; elle n'est pas moins fausse dans ses principes, ni moins ridicule et moins absurde dans ses dogmes et maximes."

"Il serait juste que les grands de la terre et que tous les nobles fussent pendus et étranglés avec les boyaux de prêtres. Cette expression ne doit pas manquer de paraître assez rude et grossière, mais il faut avouer qu'elle est franche et naïve. Elle est courte, mais elle exprime assez, en peu de mots, tout ce que ces sortes de gens-là méritent.(...)
Il n'y en a point qui aient poussé si loin l'autorité absolue, ni qui aient rendu leurs peuples si pauvres, si esclaves et si misérables; il n'y en a point qui aient fait répandre tant de sang, qui aient fait tuer tant d'hommes, qui aient fait tant verser de larmes aux veuves et aux orphelins que ce dernier roi Louis XIV, surnommé leGrand, non véritablement pour les grandes injustices, pour les grandes voleries, pour les grandes usurpations, pour les grandes désolations, et pour les grands ravages et carnages d'hommes qu'il a fait faire de tous côtés, tant sur terre que mer.(...)
Où sont ces généreux meurtriers des tyrans que l'on a vus aux siècles passés? Où sont les Brutus et les Cassius? Où sont ces généreux défenseurs de la liberté publique, qui chassèrent les rois et les tyrans de leur pays, en donnant licence à quiconque de les tuer? Où sont Jacques Clément et les Ravaillac de notre France? Que ne vivent-ils encore de nos jours pour assommer et pour poignarder tous ces détestables monstres et ennemis du genre humain et pour délivrer, par ce moyen, les peuples de la tyrannie? Non,ils ne vivent plus, ces grands hommes, et on ne voit plus maintenant dans le monde que de lâches et misérables esclaves!

"La première erreur morale du christianisme, c'est qu'elle fait consister la perfection de la vertu et le plus grand bien dans l'amour et la recherche des douleurs et des souffrances, suivant les maximes de jésus Christ, qui disait que bienheureux sont les pauvres, que bienheureux sont ceux qui ont faim et qui ont soif, que bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice."
"Cette maxime morale de nos Christicoles est absolument fausse, parce que c'est toujours une erreur et même une folie d'aimer et de rechercher des douleurs et des souffrances, sous prétexte de conquérir des biens et des récompenses éternelles qui ne sont qu'imaginaires."
"Pareillement; c'est une erreur de la morale chrétienne de condamner, comme elle le fait, tous les plaisirs naturels de la chair, et non seulement les actions et les oeuvres naturelles de la chair, mais aussi tous les désirs et toutes les pensées volontaires d'en jouir. C'est une erreur dans cette morale de regarder toutes ces choses comme des actions ou des pensées criminelles dignes de punition éternelle. Car, comme il n'y a rien de plus naturel et de plus légitime que cette inclination qui porte tous les hommes à ce penchant, c'est en quelque sorte condamner la nature même que de considérer comme vicieuse et comme criminelle, dans les hommes et dans les femmes, une inclination qui leur est si naturelle et qui leur vient du fond le plus intime de leur nature, pensées, désirs qui sont si légitimes et si nécessaires à la conservation et à la multiplication du genre humain."
"Sots à mon avis, ceux qui, par bigoterie et superstition n'oseraient goûter au moins quelquefois ce qui en est."
"Une autre erreur de cette morale, c'est qu'il faille aimer ses ennemis, qu'il ne faille pas se venger des injures et qu'il ne faille pas même résister aux méchants."
Ainsi, il faut bénir ceux qui nous maudissent, faire du bien à ceux qui nous font du mal, nous laisser dépouiller, et souffrir toujours paisiblement les injures et les mauvais traitements. Ce sont là des maximes contraires au Droit naturel, à la raison, et à la justice qui nous conseillent de repousser le mal et de nous défendre quand nous sommes injustement attaqués."
"Elles tendent à favoriser les méchants et leur oppression des bons et des faibles, elles les autorisent dans leur malice et leur méchanceté. N'est-ce pas vouloir que les bons s'abandonnent eux-mêmes en proie aux méchants et à leurs ennemis, les laissent librement faire tout ce qu'ils veulent?"

Tous les hommes sont égaux par la nature, ils ont tous également le droit de vivre et de marcher sur la terre, et d'avoir part aux biens de la terre en travaillant utilement les uns et les autres pour avoir les choses nécessaires et utiles à la vie."
"Il n'y a rien de si abject, de si pauvre, de si méprisé que les paysans de France: ils sont les esclaves des grand et des nobles, sans compter ce que les ecclésiastiques exigent injustement de ces pauvres malheureux."
"On a bien raison de comparer ces gens-là à des vermines, car ils ne font que tourmenter, ronger et manger le pauvre peuple. La religion se fait leur complice. Elle menace les ignorants du diable, comme si les diables pouvaient être plus hideux que tous les beaux messieurs, grands et nobles, que toutes les belles demoiselles, parées, frisées et poudrées, qui sont les plus grands ennemis du peuple et lui font tant de mal."
"...cette quantité de riches fainéants qui, sous prétexte qu'ils ont de quoi vivre de ce qu'ils appellent leurs rentes, ne se livrent à aucun travail! De quelle utilité sont ces gens-là, riches fainéants et mangeurs de la substance du peuple? N'est-ce pas la misère que cette quantité prodigieuse d'ecclésiastiques et de prêtres inutiles, d'abbés, de prieurs et de chanoines, de moines et de moinesses, qui ne sont d'aucune nécessité? Quels services rendent-ils au public? Aucun. Et, cependant, ce sont les mieux rentés et les mieux pourvus de tous les biens et de toutes les commodités de la vie: ils sont les mieux logés, les mieux chaussés, les mieux nourris, les moins exposés aux injures du temps et des saisons. S'ils tombent quelquefois dans des maladies ou des infirmités, ils sont si promptement et si soigneusement secourus que le mal n'a presque pas le temps de les offenser.
Ils font des voeux de pauvreté et de renoncement, ils font profession de vivre dans la mortification du corps et de l'esprit."
"C'est pourquoi leurs couvents sont comme des maisons de seigneurs, comme des palais de princes, leurs jardins sont commes des paradis terrestres, leurs cuisines sont toujours abondamment fournies. Ils ont le bonheur de récolter abondamment là où ils n'ont rien semé."
"C'est une injustice, criante de faire manger ainsi à des fainéants la nourriture que, seuls, les bons ouvriers devraient avoir; c'est une injustice criante d'arracher de leurs mains ce qu'ils gagnent et ce qu'ils font venir à la sueur de leur corps pour le donner à des moines inutiles. Comme si on avait à faire de tous ces gens-là, de tous ces diseurs de messes et de bréviaires, d'oraisons et de chapelets! A quoi sert qu'ils se déguisent sous tent de diverses et ridicules formes d'habits, qu'ils s'enferment dans des cloîtres, qu'ils marchent pieds nus, qu'ils se donnent la discipline, qu'ils aillent à certaines heures du jour ou de la nuit chanter psaumes et cantiques? Les oiseaux sauvages chantent et ramassent assez dans les champs et dans les bois. Les peuples n'ont que faire de nourrir tant de gens pour ne faire que chanter dans les temples.""Quand tous les moines et tous les prêtres célébreraient chacun vingt, trente et même cinquante messes par jour, elles ne vaudraient pas à elles toutes un seul clou à soufflet, comme on dit. Un clou est utile et nécessaire, on ne saurait s'en passer en nombre de choses, mais toutes les prières, toutes les oraisons et toutes les messes ne sont utiles qu'à faire venir de l'argent à ceux qui les disent. Un seul coup de hoyau qu'un pauvre manouvrier donne en terre pour la cultiver est utile et sert à faire venir du grain pour nourrir l'homme. Un bon laboureur en fait venir avec sa charrue plus qu'il ne lui en faut pour vivre; mais tous les

prêtres ensemble ne sauraient avec toutes leurs prières et tus leurs prétendus saints sacrifices de messes, contribuer à la production d'un seul grain."La profession des moindres artisans est utile et nécessaire dans les Républiques, celles même des comédiens et des joueurs de flûte et de violon ont leur mérite et leur utilité, car les gens de cette profession servent au moins à réjouir et à divertir agréablement les peuples. Il est bien juste que ceux qui, tous les jours, s'occupent utilement au travail et m^me à des travaux pénibles et laborieux, il est bien juste, di-je, qu'ils aient au moins quelques heures de divertissement. Mais la profession des prêtres et des moines n'est qu'une profession d'erreurs, de supertitions et d'impostures, et, par conséquent, bien loin qu'elle doive être censée utile et nécessaire dans une bonne et sage République, elle devrait, au contraire, y être regardée comme nuisible et pernicieuse, et ainsi, au lieu de gratifier si bien les gens d'une telle profession, il faudrait absolument les interdire e toutes les superstitieuses et abusives fonctions de leur ministère et les obliger à s'occuper à quelque honnête et utile exercice, comme font les autres."

"On a besoin dans toutes les paroisses de quelque berger ou de quelque porcher pour garder les troupeaux, on a besoin partout de fileuses de laine et de blanchisseuses de linge. Mais quel besoin a-t-on, dans une République, de tant de prières, de tant de moines et de moinesses, qui vivent dans l'oisiveté et dans la fainéantise?"
" Si les hommes possédaient et jouissaient également en commun des richesses, des biens et de commodités de la vie, s'ils s'occupaient unanimement tous à quelque honnête et utile travail, ils vivraient tous heureux et contents, car la terre produit assez abondamment pour les nourrir et les entretenir; personne ne serait en peine ni pour soi, ni pour ses enfants de savoir où il logerait, peronne n'aurait à se tuer soi-même par des excès de fatigue et de travail."
"Vous étonnez-vous, pauvres peuples, que vous ayez tant de mal et tant de peines dans la vie? C'est que vous portez seuls tout le poids du jour, c'est que vous êtes chargés non seulement du fardeau de vos rois et de vos princes qui sont vos premiers tyrans, mais encore de toute la noblesse, de tout le clergé, de toute la moinerie, de tous les gens de justice, en un mot e tout ce qu'il y a de gens fainéants et inutiles dans le monde."
"Les moines n'ont eu garde de renoncer aux avantages de la vie en commun. Aussi sont-ils toujours dans un état florissant, ne sentent-ils jamais les misères ni les incommodités de la pauvreté: leurs couvents sont aussi superbement bâtis que des palais, leurs maisons sont des réservoirs de tous les biens et de toutes les commodités. Que les hommes ne s'entensent-ils pas de même pour jouir de la vie en commun, dont les avantages sont évidents et incalculables?
Mais les grands et les nobles ont intérêt à ce que cet état ne s'établisse pas. Ils préfèrent la division des hommes qui leur permet de les pressurer, de les dépouiller, sachant leur inspirer une telle crainte que ceux-ci n'osent même résister, alors même que les princes les obligent à se précipiter sur les autres peuples pour des intérêts qui ne sont pas les leurs."
"L'ordre naturel est ainsi entièrement perverti dans le royaume. La France est victime de l'ambition de ses rois, tout s'y rapporte à une vaine image de gloire et ne rend que plus pesantes les chaînes sous lesquelles elle gémit."

"Sur quelles bases ont-ils fondé cette prétendue certitude de l'existence d'un Dieu? Sur la beauté, l'ordre, sur les perfections des ouvrages de la nature? Mais pourquoi aller chercher un Dieu invisible et inconnu pour créateur des êtres et des choses, alors que les êtres et les choses existent et que, par conséquent, il est bien plus simple d'attribuer la force créatrice, organisatrice, à ce que nous voyons, à ce que nous touchons, c'est à dire à la matière elle-même? Toutes les qualités et puissances qu'on attribue à un Dieu placé en dehors de la nature, pourquoi ne pas les attribuer à la nature même qui est éternelle?"
"Rien ne se crée. Rien ne se perd. Le temps ni l'espace n'ont été créés: car si un être avaoit créé le temps, il eût fallu qu'il fût hors du temps et rien ne peut être hors du temps. Pour créer l'espace, il eût fallu qu'il fût hors de l'espace, et rien ne peut être hors de l'espace. Enfin pour créer la matière, il eût fallu qu'il fût hors de la matière et rien ne peut être hors la matière."
"Le monde est un mélange confus de bien et mal; il s'ensuit évidemment qu'il n'a pas été créé par un être infiniment parfait, et, par conséquent, il n'y a pas de Dieu."

"Que diriez-vous, Messieurs les Déicoles, d'un père de famille qui pouvant tout bien régler et gouverner, qui pouvant donner à ses enfants de belles perfections, voudrait néanmoins tout abandonner à la conduite du hasard et laisser venir les enfants beaux ou laids, sains ou malades? Serait-ce là un père parfaitement bon? Le berger qui n'a pas créé ses brebis s'efforce de les protéger contre les dangers, la maladie ou la dent du loup. Que diriez-vous de lui s'il prenait plaisir à les regarder aller à leurs risques dans les marécages pestiférés ou dans les antres des bêtes féroces?

Ah! l'autre vie! l'âme immortelle! Est-ce que nous ne sentons pas, intérieurement et extérieurement par nous-mêmes, que nous ne sommes que matière, et que nos pensées les plus spirituelles ne sont que de la matière de notre cerveau, qu'elles sont le résultat de sa constitution matérielle et que ce que nous appelons notre âme n'est en réalité qu'une portion de la matière, la plus délicate et la plus subtile?"

"L'âme n'est ni spirituelle ni immortelle. Elle est matérielle et mortelle aussi bien que le corps. Il n'y a donc point de récompense à espérer

ni de châtiments à craindre après cette vie. Il n'y a point de bonté souveraine pour récompenser les justes et les innocents, point de justice souveraine pour punir les méchants. Il n'y a point de Dieu."

"Mais il y a l'homme, il y a la terre, il y a la vie, il y a le sentiment de l'équilibre et de la justice, et c'est sur cette terre qui lui appartient, dans cette vie qui est sienne, que l'homme doit réaliser la justice, le bonheur, la solidarité et la fraternité universelles. Ce n'est pas en Dieu que l'homme doit chercher la puissance, la bonté, la perfection, c'est en lui-même: par l'instruction il deviendra savant, c'est à dire puissant; par l'éducation, il se fera juste, c'est à dire bon; par l'aide mutuelle et la solidarité, il réalisera sur la planète qui est son domaine la perfection possible. Il faut avoir le courage de rejeter toutes les idées préconçues et surtout d'effacer ce préjugé de la perfection des choses actuelles, comme ayant été créées définitivement par l'ordre d'un Dieu. Tout est en mouvement, tout se transforme, tout progresse."

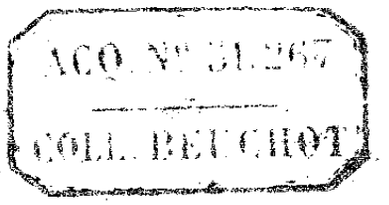
" La matière a institué, par des modes de mouvement, tous les différents effets ou ouvrages que nous voyons dans la nature: il n'y a que des efforts naturels. La matière obéit à des lois qui, jusqu'ici, nous semblent toujours identiques à elles-mêmes, et ce pendant il nous appartient d'en modifier l'expression, par exemple, dans les plantes ou arbres sur lesquels nous pouvons mettre des greffes de différentes natures. La vie corporelle, soit des hommes, soit des bêtes, soit des plantes, n'est qu'une espèce de modification et de fermentation continuelle de leur être, c'est à dire de la matière dont ils sont composés, et toutes les connaissances, les pensées et les sensations qu'ils peuvent avoir ne sont, que diverses autres modifications et fermentations."

Bientôt je ne serai plus rien.

Levez-vous, unissez-vous contre vos ennemis, contre ceux qui vous accablent de misère et d'ignorance. Rejetez entièrement toutes les vaines
et superstitieuses pratiques des religions. N'ajoutez aucune foi aux faux mystères, moquez-vous de tout ce que les prêtres intéressés vous disent. car c'est là la cause funeste et véritable de tous vos maux...Votre salut est entre vos mains, votre délivrance ne dépend que de vous, car c'est de vous seuls que les tyrans obtiennent leur force et leur puissance."
"Unissez-vous donc, ô peuples! unissez-vous tous, si vous avez du coeur, pour vous délivrer de vos misères communes. Commencez d'abord par vous communiquer secrètement vos pensées et vos désirs. Répandez partout le plus habilement possible des écrits semblables à celui-ci par exemple, rendez odieux partout le gouvernement tyrannique des princes et des prêtres. Secourez-vous dans une cause si juste et si nécessaire et où il s'agit de l'intérêt commun de tous les peuples..."
"Retenez pour vous-mêmes ces richesses et ces biens que vous faites venir à la sueur de votre corps, n'en donnez rien à tous ces superbes et inutiles fainéants, rien à tous ces moines et à ces ecclésistiques qui vivent inutilement sur la terre, rien à ces orgueilleux tyrans qui vous méprisent...que vos enfants, vos parents, vos alliés quittent leur service, excommuniez-les de votre société. Ils ne peuvent pas se passer de vous, vous pouvez vous passer d'eux et n'ayez pas d'autre religion que de maintenir partout la justice et l'équité, de vous aimer les uns les autres et de garder inviolablement la paix et la bonne union entre vous."
"Après cela, qu'on en pense, qu'on en juge, qu'on en dise ce que l'on voudra, je ne m'embarrasse pas. Que les hommes s'accomodent et se gouvernent comme ils veulent, qu'ils soient sages ou qu'ils soient fous, qu'ils disent ou qu'ils fassent de moi ce qu'ils voudront après ma mort, je m'en soucie fort peu. Je ne prends déjà presque plus de part à ce qui se fait dans le monde. Les morts avec lesquels je suis sur le point d'aller ne s'embarrassent plus de rien et ne se soucient plus de rien. Je finirai donc ceci par le rien, aussi ne suis-je guère plus que rien et bientôt je ne serai plus rien"

Version révisée par Voltaire

TESTAMENT
DE JEAN MESLIER.
NOUVELLE ÉDITION.



ABREGÉ
DE LA
VIE DE L'AUTEUR.

Jean Meslier Curé d'Etrépigny & de But en Champagne, natif du village de Mazerni dépendant du Duché de Mazarin, étoit le fils d'un ouvrier en ſerge; élevé à la Campagne, il a néanmoins fait ſes études & eſt parvenu à la Prétriſe.

Etant au Séminaire où il vécut avec beaucoup de régularité, il s'attacha au ſyſtême de Deſcartes. Ses mœurs ont paru irréprochables, faiſant ſouvent l'aumône; d'ailleurs très ſobre, tant ſur ſa bouche que ſur les femmes.

Mrs. Voiry & Delavaux, l'un Curé de Va & l'autre Curé de Boutzicourt, étoient ſes confeſſeurs, & les ſeuls qu'il fréquentoit.

Il étoit ſeulement rigide partiſan de la juſtice, & pouſſoit quelquefois ce zèle un peu trop loin. Le Seigneur de ſon village nommé le Sr. de Touilly, ayant maltraité quel-

468

cette édition n'est pas la 1ère car elle contient
l'avant-propos qui avait été oublié dans
la 1ère. V. Lettre d'Argental 31 mai 1762.

Abrégé de la vie de l'auteur

[1] Nouvelle édition(I.1.1)

Jean Meslier, Curé d'Etrépigny et de But en Champagne, natif du village de Mazerni(I.1. 3), dépendant du Duché de Mazarin(I.1.4), était le fils d'un ouvrier en serge. Elevé à la campagne, il a néanmoins fait ses études et est parvenu à la prêtrise.

Etant au Séminaire où il vécut avec beaucoup de régularité, il s'attacha au système de Descartes. Ses mœurs ont paru irréprochables, faisant souvent l'aumône; d'ailleurs très sobre, tant sur sa bouche que sur les femmes.

MM. Voiry et Delavaux, l'un Curé de Va(I.1.5) et l'autre de Boutzicourt(I.1.6), étaient ses confesseurs, et les seuls qu'il fréquentait.

Il était seulement rigide partisan de la justice, et poussait quelquefois ce zèle un peu trop loin. Le Seigneur de son village nommé le Sr. de Touilly, ayant maltraité quel[2]ques paysans, il ne voulut pas le recommander nommément au prône : Mgr. de Mailly, archevêque de Reims, devant qui la contestation fut portée, l'y condamna. Mais le dimanche qui suivit cette décision, ce curé monta en chaire et se plaignit de la sentence du Cardinal.

« Voici, dit-il, le sort ordinaire des pauvres curés de campagne; les archevêques, qui sont de grands seigneurs, les méprisent et ne les écoutent pas. Recommandons donc le seigneur de ce lieu. Nous prierons Dieu pour Antoine de Touilly; qu'il le convertisse, et lui fasse la grâce de ne point maltraiter le pauvre, et dépouiller l'orphelin. »

Ce seigneur présent à cette mortifiante recommandation, en porta de nouvelles plaintes au même Archevêque, qui fit venir le sieur Meslier à Donchery(I.1.7), où il le maltraita de paroles.

Il n'a guère eu depuis d'autres événements dans sa vie ni d'autre bénéfice que celui d'Etrépigny.

Les principaux de ses livres étaient la Bible, un Moréri(I.1.8), un Montagne(I.1.9) et quelques Pères; ce n'est que dans la lecture de la Bible et des Pères qu'il puisa ses sentiments. Il en fit trois copies de sa main, l'une desquelles fut portée au Garde des Sceaux de France, sur laquelle on a tiré l'extrait suivant. Son manuscrit est adressé à M. Le Roux, Procureur et Avocat au Parlement, à Mézières.

Il est écrit à l'autre côté d'un gros papier gris qui sert d'enveloppe :

« J'ai vu et reconnu les erreurs, les abus, les vanités, les folies et les méchancetés des hommes; je les ai haïs et détestés, je l'ai osé dire pendant ma vie, mais je le dirai au moins en mourant et après ma mort; et c'est afin qu'on le sache, que je fais et écris le pré[3]sent mémoire, afin qu'il puisse servir de témoignage de vérité à tous ceux qui le verront et qui le liront si bon leur semble. »

On a aussi trouvé parmi les livres de ce curé un imprimé des Traités de M. de Fénelon, Archevêque de Cambrai [édition de 1718] sur l'Existence de Dieu et sur ses attributs, et les Réflexions du P. Tournemine, Jésuite, sur l'athéisme, auxquels traités il a mis ses notes en marge signées de sa main.

Il avait fait deux lettres aux curés de son voisinage, pour leur faire part de ses sentiments etc. Il leur dit qu'il a consigné au Greffe de la Justice de sa Paroisse(I.1.10) une copie de son écrit en 366 feuillets in 8°, mais qu'il craint qu'on ne la supprime, suivant le mauvais usage établi d'empêcher que les simples gens ne soient instruits, et ne connaissent la vérité.(I.1.11)

Ce curé a travaillé toute sa vie en secret pour attaquer toutes les opinions qu'il croyait fausses.

Il mourut en 1733, âgé de 55 ans : on a cru que dégoûté de la vie il s'était exprès refusé les aliments nécessaires, parce qu'il ne voulut rien prendre, pas même un verre de vin.

Par son testament, il a donné tout ce qu'il possédait, qui n'était pas considérable, à ses paroissiens, et il a prié qu'on l'enterrât dans son jardin.

Avant-Propos

Vous connaissez, mes frères, mon désintéressement; je ne sacrifie point ma croyance à un vil intérêt. Si j'ai embrassé une profession si directement opposée à mes sentiments, ce n'est point par cupidité; j'ai obéi à mes parents. Je vous aurais plus tôt éclairés, si j'avais pu le faire impunément. Vous êtes témoins de ce que j'avance. Je n'ai point avili mon ministère en exigeant des rétributions qui y sont attachées.

J'atteste le Ciel, que j'ai aussi souverainement méprisé ceux qui se riaient de la simplicité des peuples aveuglés, lesquels fournissaient pieusement des sommes considérables pour acheter des prières. Combien n'est pas horrible ce monopole!(I.2.1)

Je ne blâme pas le mépris que ceux qui s'engraissent de vos sueurs et de vos peines témoignent pour leurs mystères et leurs superstitions : mais je déteste leur insatiable cupidité et l'indigne plaisir que leurs pareils prennent à se railler de l'ignorance de ceux qu'ils ont soin d'entretenir dans cet état d'aveuglement. Qu'il se contentent de rire de leur propre aisance; mais qu'ils ne multiplient pas du moins les erreurs en abusant de l'aveugle piété de ceux qui par leur simplicité leur procurent une vie si commode.

Vous me rendez sans doute, mes frères, la justice qui m'est due. La sensibilité que j'ai témoignée pour vos peines me garantit du moindre soupçon. Combien de [5] fois ne me suis-je point acquitté gratuitement des fonctions de mon ministère?

Combien de fois aussi ma tendresse n'a-t-elle pas été affligée de ne pouvoir vous secourir aussi souvent et aussi abondamment que je l'aurais souhaité? j'ai évité avec soin de vous exhorter à la bigoterie; et je ne vous ai parlé qu'aussi rarement qu'il m'a été possible de nos malheureux dogmes. Il fallait bien que je m'acquitasse, comme curé, de mon ministère.

Mais aussi combien n'ai-je pas souffert en moi-même lorsque j'ai été forcé de vous prêcher ces pieux mensonges que je détestais dans le cœur? Quel mépris n'avais-je pas pour mon ministère, et particulièrement pour cette superstitieuse messe, et ces ridicules administrations de sacrements, surtout lorsqu'il fallait les faire avec cette solennité qui attirait votre piété et toute votre bonne foi? Que de remords ne m'a point excité votre crédulité? Mille fois sur le point d'éclater publiquement, j'allais dessiller vos yeux, mais une crainte supérieure à mes forces me contenait soudain, et m'a forcé au silence jusqu'à ma mort.

Chapitre I:
Première preuve, tirée des motifs qui ont porté les hommes à établir une religion.

EXTRAIT DES SENTIMENTS de Jean MESLIER
Adressés à ses paroissiens, sur une partie des abus et des erreurs en général et en particulier.

Comme il n'y a aucune secte particulière de religion qui ne prétende être véritablement fondée sur l'autorité de Dieu et entièrement exempte de toutes les erreurs et impostures qui se trouvent dans les autres, c'est à ceux qui prétendent établir la vérité de leur secte, à faire voir qu'elle est d'institution divine, par des preuves et des témoignages clairs et convaincants; faute de quoi il faudra tenir pour certain qu'elle n'est que d'invention humaine, pleine d'erreurs et de tromperies; car il n'est pas croyable qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon, aurait voulu donner des lois et des ordonnances aux hommes, et qu'il n'aurait pas voulu qu'elles portassent des marques plus sûres et [7] plus authentiques de vérité que celles des imposteurs qui sont en si grand nombre. Or il n'y a aucun de nos Christicoles, de quelque secte qu'il soit, qui puisse faire voir par des preuves claires, que sa Religion soit véritablement d'institution divine ; et pour preuve de cela, c'est que depuis tant de siècles qu'ils sont en contestation sur ce sujet les uns contre les autres, même jusqu'à se persécuter à feu et à sang pour le maintien de leurs opinions, il n'y a eu cependant encore aucun parti d'entre eux qui ait pu convaincre et persuader les autres par de tels témoignages de vérité; ce qui ne serait certainement point, s'il y avait de part ou d'autre des raisons ou des preuves claires et sûres d'une institution divine.
Car comme personne d'aucune secte, de religion éclairée et de bonne foi ne prétend tenir et favoriser l'erreur et le mensonge, et qu'au contraire chacun de son côté prétend soutenir la vérité, le véritable moyen de bannir toutes erreurs et de réunir tous les hommes en paix dans les mêmes sentiments et dans une même forme de religion serait de produire ces preuves et ces témoignages convaincants de la vérité, et faire voir par là que telle religion est véritablement d'institution divine, et non pas aucune des autres.
Alors chacun se rendrait à cette vérité, et personne n'oserait entreprendre de combattre ces témoignages, ni soutenir le parti de l'erreur et de l'imposture, qu'il ne soit en même temps confondu par des preuves contraires. Mais comme ces preuves ne se trouvent dans aucune religion, cela donne lieu aux imposteurs d'inventer et de soutenir hardiment toutes sortes de mensonges.
[8] Voici encore d'autres preuves qui ne feront pas moins clairement voir la fausseté des religions humaines, et surtout la fausseté de la nôtre.

Chapitre II:
Deuxième preuve tirée des erreurs de la foi.

Toute religion qui pose pour fondement de ses mystères et qui prend pour règle de sa doctrine et de sa morale un principe erroné(I.4.1), et qui est même une source funeste de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes, ne peut être une véritable religion, ni être d'institution divine.

Or les religions humaines, et principalement la catholique, pose pour fondement de sa doctrine et de sa morale un principe erroné. Donc etc.

Je ne vois pas qu'on puisse nier la première proposition de cet argument : elle est trop claire et trop évidente pour pouvoir en douter.

Je passe à la preuve de la seconde proposition, qui est que la religion chrétienne prend pour règle de sa doctrine et de sa morale ce qu'ils appellent foi, c'est-à-dire une croyance aveugle, mais cependant ferme et assurée, en quelques lois ou quelques révélations divines, et en quelque divinité.

Il faut nécessairement qu'elle le suppose ainsi, car c'est cette croyance en quelque divinité et en quelques révélations divines qui [lui] donne tout le crédit et toute l'autorité qu'elle a dans le monde, sans quoi on ne ferait aucun état(I.4.2) de ce qu'elle prescrirait.

C'est pourquoi il n'y a point de religion qui ne [9] recommande expressément à ses sectateurs(I.4.3) d'être fermes dans leur foi. De là vient que tous les christicoles tiennent pour maximes que la foi est le commencement et le fondement du salut, et qu'elle est la racine de toute justice et de toute sanctification, comme il est marqué dans le concile de Trente Sess. 6 chap. 8.

Or il est évident qu'une créance aveugle pour tout ce qui se propose sous le nom et l'autorité de Dieu est un principe d'erreurs et de mensonges.

Pour preuve, c'est que l'on voit qu'il n'y a aucun imposteur en matière de religion qui ne prétende se couvrir du nom de l'autorité de Dieu, et ne se dise particulièrement inspiré et envoyé de Dieu. Non seulement cette foi et cette croyance aveugle qu'ils posent pour fondement de leur doctrine est un principe erroné etc. mais elle est aussi une source funeste de troubles et de divisions parmi les hommes, pour le maintien de leurs religions. Il n'y a point de méchancetés qu'ils n'exercent les uns contre les autres sous ce spécieux prétexte.

Or il n'est pas croyable qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et sage, voulût se servir d'un tel moyen ni d'une voie si trompeuse pour faire connaître ses volontés aux hommes. car ce serait manifestement vouloir les induire en erreur et leur tendre des pièges , pour leur faire embrasser le parti du mensonge. Il n'est pareillement pas croyable qu'un Dieu qui aimerait l'union et la paix, le bien et le salut des hommes, eût jamais établi pour fondement de sa religion une source si fatale de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes.

Donc des [10] religions pareilles ne peuvent être véritables, ni avoir été instituées par Dieu.

Mais je vois bien que nos Christicoles ne manqueront pas de recourir à leurs prétendus motifs de crédibilité, et qu'ils diront que quoique leur foi et leur créance(I.4.4) soit aveugle en un sens, elle ne laisse pas néanmoins d'être appuyée par de si clairs et si convaincants témoignages de vérité que ce serait non seulement une imprudence, mais une témérité et une grande folie [que] de ne pas vouloir s'y rendre. Ils réduisent ordinairement tous ces prétendus motifs à trois ou quatre chefs.

Le premier, ils le tiennent de la prétendue sainteté de leur religion, qui condamne le vice et qui recommande la pratique de la vertu. Sa doctrine est si pure, si simple, à ce qu'ils disent,

qu'il est visible qu'elle ne peut venir que de la pureté et de la sainteté d'un Dieu infiniment bon et sage.

Le second motif de crédibilité, ils le tirent de l'innocence et de la sainteté de la vie de ceux qui l'ont embrassée avec amour, et défendue jusqu'à souffrir la mort et les plus cruels tourments, plutôt que de l'abandonner.

Car il n'est pas croyable que de si grands personnages se soient laissés tromper dans leur croyance, qu'ils aient renoncé à tous les avantages de la vie, et se soient exposés à de si cruelles persécutions pour ne maintenir que des erreurs et des impostures.

Ils tirent leur troisième motif de crédibilité des oracles et des prophéties qui ont été depuis si longtemps rendues en leur faveur, et qu'ils prétendent accomplies d'une façon à n'en point douter.

Enfin, leur quatrième motif de crédibilité, qui est com[11]me le principal de tous, se tire de la grandeur et de la multitude des miracles faits en tout temps et en tous lieux en faveur de leur religion.

Mais il est facile de réfuter tous ces vains raisonnements, et de faire connaître la fausseté de tous ces témoignages.

Car 1° les arguments que nos Christicoles tirent de leurs prétendus motifs de crédibilité peuvent également servir à établir et confirmer le mensonge comme la vérité; car l'on voit effectivement qu'il n'y a point de religion, si fausse qu'elle puisse être, qui ne prétende s'appuyer sur de semblables motifs de crédibilité. Il n'y en a point qui ne prétende avoir une doctrine saine et véritable, et au moins en sa manière qui ne condamne tous les vices et ne recommande la pratique de toutes les vertus. Il n'y en a point qui n'ait eu de doctes et zélés défenseurs, qui ont souffert de rudes persécutions pour le maintien et la défense de leur religion. Et enfin, il n'y en a point qui ne prétende avoir des prodiges et des miracles qui ont été faits en sa faveur.

Les Mahométans, les Indiens, les Païens en allèguent en faveur de leurs religions aussi bien que les Chrétiens. Si nos Christicoles font état de leurs miracles et de leurs prophéties, il ne s'en trouve pas moins dans les religions païennes que dans la leur. Ainsi l'avantage que l'on pourrait trouver de tous ces prétendus motifs de crédibilité se trouve à peu près également dans toutes sortes de religions.

Cela étant, comme toutes les histoires et la pratique de toutes les religions le démontrent, il s'ensuit évidemment que tous ces prétendus motifs de crédibilité dont nos [12] Christicoles veulent tant se prévaloir se trouvent également dans toutes les religions, et par conséquent ne peuvent servir de preuves et de témoignages assurés de la vérité de leur religion, non plus que de la vérité d'aucune; la conséquence est claire.

2° Pour donner une idée du rapport des miracles du paganisme avec ceux du christianisme, ne pourrait-on pas dire, par exemple, qu'il y aurait plus de raison de croire Philostrate(I.4.5), en ce qu'il récite dans le 8e livre de la vie d'Apollonius, que de croire tous les Evangélistes ensemble dans ce qu'ils disent des miracles de J.C. , parce que l'on sait au moins que Philostrate était un homme d'esprit, éloquent et disert, et qu'il était Secrétaire de l'Impératrice Julie, femme de l'Empereur Sévère, et que ça a été à la sollicitation de cette Impératrice qu'il écrivit la vie et les actions merveilleuses d'Apollonius?

Marque certaine que cet Apollonius s'était rendu fameux par de grandes et extraordinaires actions, puisqu'une Impératrice était si curieuse d'avoir sa vie par écrit - ce que l'on ne peut nullement dire de J.C. ni de ceux qui ont écrit sa vie, car ils n'étaient que des ignorants, gens de la lie du peuple, des pauvres mercenaires, des pêcheurs qui n'avaient pas seulement l'esprit de raconter se suite et par ordre les faits dont ils parlent, et qui se contredisent même très souvent et très grossièrement.

A l'égard de celui dont ils décrivent la vie et les actions, s'il avait vraiment fait les miracles qu'ils lui attribuent, il se serait infailliblement rendu très recommandable par ses belles actions; chacun l'aurait admiré, et on lui aurait érigé des statues, comme on a fait en fa[13] veur des dieux. Mais au lieu de cela, on l'a regardé comme un homme de néant(I.4.6) , un fanatique, etc.
Joseph l'historien, après avoir parlé des plus grands miracles rapportés en faveur de sa nation et de sa religion, en diminue aussitôt la créance et la rend suspecte, en disant qu'il laisse à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra, marque bien certaine qu'il n'y ajoutait pas beaucoup de foi. C'est aussi ce qui donne lieu aux plus judicieux de regarder les histoires qui parlent de ces sortes de choses comme des narrations fabuleuses. Voyez Montaigne et l'auteur de l'Apologie des Grands Hommes(I.4.7).

On peut aussi voir la relation des Missionnaires de l'Isle de Santorin : il y a trois chapitres de suite sur cette belle matière.

Tout ce que l'on peut dire à ce sujet nous fait clairement voir que les prétendus miracles se peuvent également imaginer en faveur du vice et du mensonge comme en faveur de la justice et de la vérité.

Je le prouve par le témoignage de ce que nos Christicoles mêmes appellent « la Parole de Dieu », et par le témoignage de celui qu'ils adorent. Car leurs livres qu'ils disent contenir la Parole de Dieu, et le Christ lui-même qu'ils adorent comme un dieu fait homme, nous marquent expressément qu'il y a non seulement de faux Prophètes, c'est à dire des imposteurs, qui se disent envoyés de Dieu et qui parlent en son nom, mais qui nous marquent expressément encore qu'ils font et qu'ils feront de si grands et de si prodigieux miracles que peu s'en faudra que les justes n'en soient séduits. Voyez Matthieu, 24. 5. 11. 27. et ailleurs.

[14] De plus, ces prétendus faiseurs de miracles veulent qu'on y ajoute foi, et non à ceux que font les autres d'un parti contraire au leur, se détruisant les uns les autres.
Un jour, un de ces prétendus prophètes nommé Sédécias, se voyant contredit par un autre appelé Michée, celui-là donna un soufflet à celui-ci, et lui dit plaisamment « Par quelle voie l'esprit de Dieu a-t-il passé de moi pour aller à toi? » Voyez encore 3. Reg. 18. 40. et autres.

Mais comment ces prétendus miracles seraient-ils des témoignages de vérité, puisqu'il est clair qu'ils n'ont pas été faits? Car il faudrait savoir :

1° si ceux que l'on dit être les premiers Auteurs de ces narrations le sont véritablement.
2° s'ils étaient gens de probité, dignes de foi, sages et éclairés et s'il n'étaient point prévenus en faveur de ceux dont ils parlent si avantageusement.
3° s'ils ont bien examiné toutes les circonstances des faits qu'ils rapportent, s'ils les ont bien connues, et s'ils les rapportent bien fidèlement.
4° si les livres ou les histoires anciennes qui rapportent tous ces grands miracles n'ont pas été falsifiés et corrompus, dans la suite du temps, comme quantité d'autres l'ont été.

Que l'on consulte Tacite et quantité d'autres célèbres historiens, au sujet de Moïse et sa nation, on verra qu'ils sont regardés comme une troupe de voleurs et de bandits. La magie et l'astrologie étaient pour lors les seules sciences à la mode; et comme Moïse était, dit-on, instruit dans la sagesse des Egyptiens, il ne lui fut [15] pas difficile d'inspirer de la vénération et de l'attachement pour sa personne aux enfants de Jacob, rustiques et ignorants, et de leur faire embrasser, dans la misère où ils étaient, la discipline qu'il voulut leur donner. Voilà qui est bien différent de ce que les Juifs et nos Christicoles nous en veulent faire accroire. Par quelle règle certaine connaîtra-t-on qu'il faut ajouter foi à ceux-ci plutôt qu'aux autres? Il n'y en a certainement aucune raison vraisemblable.

Il y a aussi peu de certitude, et même de vraisemblance, sur les miracles du Nouveau Testament que sur ceux de l'Ancien, pour pouvoir remplir les conditions précédentes.

Il ne servirait de rien de dire que les histoires qui rapportent les faits contenus dans les Evangiles ont été regardées comme saintes et sacrées, qu'elles ont toujours été fidèlement conservées sans aucune altération des vérités qu'elles renferment, puisque c'est peut-être par là même qu'elles doivent être plus suspectes, et d'autant plus corrompues par ceux qui prétendent en tirer avantage ou qui craignent qu'elles ne leur soient pas assez favorables. L'ordinaire des auteurs qui transcrivent ces sortes d'histoires étant d'y ajouter, d'y changer ou d'en retrancher tout ce que bon leur semble pour servir à leur dessein.

C'est ce que nos Christicoles mêmes ne sauraient nier, puisque sans parler de plusieurs autres graves personnages qui ont reconnu les additions, les retranchements et les falsifications qui ont été faites en différents temps à ce qu'ils appellent leur Ecriture Sainte, leur Saint Jérôme, fameux docteur parmi eux, dit formellement en plusieurs [16] endroits de ses prologues qu'elles ont été corrompues et falsifiées, étant déjà de son temps entre les mains de toutes sortes de personnes qui y ajoutaient et retranchaient tout ce que bon leur semblait. En sorte qu'il y avait, dit-il, autant d'exemplaires différents qu'il y avait de différentes copies.

Voyez son prologue à Paulin, sa préface sur Josué, son épître à Galeate, sa préface sur Job, celle sur les évangiles au Pape Damase, celle sur les Psaumes à Paul et à Eustachius(I.4.8), etc.
Touchant les Livres de l'Ancien Testament en particulier, Esdras Prêtre de la Loi témoigne lui-même avoir corrigé et remis dans leur entier les prétendus Livres sacrés de sa Loi, qui avaient été en partie perdus et en partie corrompus. Il les distribua en XXII Livres selon le nombre des lettres hébraïques; et composa plusieurs autre livres dont la doctrine ne devait se communiquer qu'aux seuls sages. Si ces Livres ont été [en] partie perdus, [en] partie corrompus, comme le témoigne Esdras et le Docteur Saint Jérôme, en tant d'endroits, il n'y a donc aucune certitude de cela, et il n'y a point d'imposteur qui n'en puisse dire autant.

Tous les Livres de la Loi de Moïse et des Prophètes qu'on put trouver furent brûlés du temps d'Antiochus. Le Talmud regardé par les Juifs comme un livre saint et sacré, et qui contient toutes les lois divines, avec les sentences et dits notables des Rabbins, leur expositions, [17] tant sur les lois divines qu'humaines, et une quantité prodigieuse d'autres secrets et mystères de la langue hébraïque, est regardé par les chrétiens comme un livre farci de rêveries, de fables, d'impostures et d'impiétés. En l'année 1559, ils firent brûler à Rome, par le commandement des Inquisiteurs de la foi, douze cent de ces Talmuds trouvés dans une bibliothèque de la ville de Crémone.

Les Pharisiens qui faisaient parmi les Juifs une fameuse secte, ne recevaient que les cinq livres de Moïse, et rejetaient tous les Prophètes. Parmi les chrétiens, Marcion(I.4.9) et ses sectateurs rejetaient les livres de Moïse et les Prophètes, et introduisaient d'autres Ecritures à la mode, Carpocrate et ses sectateurs en faisaient de même, et rejetaient tout l'Ancien Testament, et maintenaient que Jésus-Christ n'était qu'un homme comme les autres. Les Marcionites et les Souverains réprouvaient aussi tout l'Ancien Testament comme mauvais, et jetaient aussi la plus grande partie des quatre Evangiles et les Epîtres de Saint Paul.

Les Ebionites n'admettaient que le seul Evangile de Saint Matthieu, rejetant les trois autres, et les Epîtres de Saint Paul. Les Marcionites publiaient un Evangile sous le nom de Saint Matthias pour confirmer leur doctrine. Les Apostoliques(I.4.10) introduisaient d'autres

Ecritures pour maintenir leurs erreurs, et pour cet effet se servaient de certains actes, qu'ils attribuaient à Saint André et à Saint Thomas.

Les Manichéens, Chron. page 287 écrivirent un Evangile à leur mode, et rejetaient les écrits des Prophètes et des Apôtres. Les Etzsaites débitaient un certain livre, qu'ils disaient être venu du ciel; ils tronçonnaient les au[18]tres Ecritures à leur fantaisie. Origène même avec tout son grand esprit, ne laissait pas que de corrompre les Ecritures, et forgeait à tous coups des allégories hors de propos, et se détournait par ce moyen du sens des Prophètes et des Apôtres. Il avait même corrompu quelques-uns de principaux points de la doctrine. ses livres sont maintenant mutilés et falsifiés, ce ne sont plus que pièces cousues et ramassées par d'autres qui sont venus depuis, aussi y rencontre-t-on des erreurs et des fautes manifestes.

Les Allogiens attribuaient à l'hérétique Cerinthus l'Evangile et l'apocalypse de Saint-Jean, c'est pourquoi ils les rejetaient. Les hérétiques de nos derniers siècles rejettent comme apocryphes plusieurs livres que les Catholiques Romains regardent comme saints et sacrés, comme sont les livres de Tobie, de Judith, d'Esther, de Baruc(I.4.11), le Cantique des trois enfants dans la fournaise, l'histoire de Suzanne, et celle de l'Idole de Bel, la Sapience de Salomon, l'Ecclésiaste, le premier et le second livre des Macchabées.

A ces livres incertains et douteux on pourrait encore en ajouter plusieurs que l'on attribuait aux Apôtres, comme sont, par exemple, les actes de Saint-Thomas, ses circuits, son Evangile et son Apocalypse; l'Evangile de Saint-Barthélemy, celui de Saint Matthias, celui de Saint Jacques, celui de Saint Pierre, et celui des Apôtres. Comme aussi les gestes de Saint Pierre, son livre de la Prédication et celui de son Apocalypse; celui du Jugement, celui de l'Enfance du Sauveur, et plusieurs autres de semblable farine, qui sont tous rejetés comme Apocryphes par les Catholiques Romains, même par le Pape Gélase et par les Saints Pères de la communion romaine.
[19]Ce qui confirme d'autant plus qu'il n'y a aucun fondement de certitude touchant l'autorité que l'on prétend donner à ces Livres, c'est que ceux qui en maintiennent la divinité sont obligés d'avouer qu'ils n'auraient aucune certitude pour les fixer, si leur foi, disent-ils, ne les en assurait et ne les obligeait absolument de le croire ainsi. Or, comme la foi n'est qu'un principe d'erreur et d'imposture, comment la foi, c'est-à-dire une croyance aveugle, peut-elle rendre certains les Livres qui sont eux-mêmes le fondement de cette créance aveugle? Quelle pitié et quelle démence!

Mais voyons si ces Livres portent en eux-mêmes quelque caractère particulier de vérité, comme par exemple, d'érudition, de sagesse et de sainteté, ou de quelques autres perfections qui ne puissent convenir qu'à un Dieu, et si les miracles qui y sont cités s'accordent avec ce que l'on devrait penser de la grandeur, de la bonté, de la justice et de la sagesse infinie d'un Dieu tout-puissant.

Premièrement, on verra qu'il n'y a aucune érudition, aucune pensée sublime, ni aucune production qui passe les forces ordinaires de l'esprit humain. Au contraire, on n'y verra d'un côté que des narrations fabuleuses, comme sont celles de la formation de la femme tirée d'une côte de l'homme, du prétendu Paradis Terrestre, d'un serpent qui parlait, qui raisonnait, et qui était même plus rusé que l'homme; d'une ânesse qui parlait et qui reprenait son maître de ce qu'il la maltraitait mal à propos; d'un déluge universel, et d'une Arche où des animaux de toute espèce étaient enfermés; de la confusion des langues et de la division des nations; sans parler de quantité d'autres vains récits particuliers sur des sujets bas et frivoles, et [20] que des auteurs grave(I.4.12) mépriseraient de rapporter. Toutes ces narrations n'ont pas moins

l'air de fables que celles que l'on a inventées sur l'industrie de Prométhée, sur la boîte de Pandore ou sur la guerre des Géants contre les Dieux et autres semblables que les poètes ont inventées pour amuser les hommes de leur temps.

D'un autre côté, on n'y verra qu'un mélange de quantité de lois et d'ordonnances ou de pratiques superstitieuses touchant les sacrifices, les purifications de l'ancienne Loi, le vain discernement des animaux, dont elle suppose les uns purs et les autres impurs. Ces lois ne sont pas plus respectables que celles des nations les plus idolâtres.

On n'y verra encore que de simples histoires, vraies ou fausses, de plusieurs Rois, de plusieurs princes ou particuliers qui auront bien ou mal vécu, ou qui auront fait quelques belles ou mauvaises actions, parmi d'autres actions basses et frivoles qui y sont rapportées aussi.

Pour faire cela il est visible qu'il ne fallait pas un grand génie, ni avoir des révélations divines. Ce n'est pas faire honneur à un Dieu.
Enfin, on ne voit dans ces Livres que les discours, la conduite et les actions de ces renommés Prophètes, qui se disaient être tout particulièrement inspirés de Dieu. On verra leur manière d'agir et de parler, leurs songes, leurs illusions, leurs rêveries; et il sera facile de juger qu'ils ressemblaient beaucoup plus à des visionnaires et à des fanatiques qu'à des personnes sages et éclairées

Il y a cependant dans quelques-uns de ces livres plusieurs bons enseignements, et de belles maximes de morale, comme dans les Proverbes attribué à Salomon, dans le Livre de la Sagesse et de l'Ecclésiaste; mais ce mê[21]me Salomon, le plus sage de leurs écrivains, est aussi le plus incrédule. Il doute même de l'immortalité de l'âme, et il conclut ses ouvrages par dire qu'il n'y a rien de bon que de jouir en paix de son labeur, et de vivre avec ce que l'on aime.

D'ailleurs combien les auteurs que l'on nomme profanes, Xénophon, Platon, Cicéron, l'Empereur Antonin, l'Empereur Julien, Virgile etc. sont-ils au-dessus de ces Livres qu'on nous dit inspirés de Dieu! Je crois pouvoir dire que quand il n'y aurait, par exemple, que les fables d'Esope, elles sont certainement beaucoup plus ingénieuses et plus instructives que ne le sont toutes ces grossières et basses paraboles, qui sont rapportées dans les Evangiles.

Mais ce qui fait encore voir que ces sortes de Livres ne peuvent venir d'aucune inspiration divine, c'est qu'outre la bassesse et la grossièreté du style, et le défaut d'ordre dans la narration des faits particuliers, qui y sont très mal circonstanciés, on ne voit point que les Auteurs s'accordent: ils se contredisent sur plusieurs choses; ils n'avaient même pas assez de lumières ni de talents naturels pour bien rédiger une histoire.

Voici quelques exemples des contradictions qui se trouvent entre eux.
L'Evangéliste Matthieu fait descendre J. C. du Roi David par son fils Salomon jusqu'à Joseph, père au moins putatif de J. C. , et Luc le fait descendre du même David par son fils Nathan jusqu'à Joseph.
Matthieu dit, parlant de Jésus, que le bruit s'étant répandu dans Jérusalem qu'il était né un nouveau Roi des Juifs, et que des Mages étant venus le chercher pour l'adorer, le Roi Hérode craignant que ce prétendu Roi [22] nouveau ne lui ôtât quelque jour la couronne, fit égorger tous les enfants(I.4.13) nouvellement nés depuis deux ans, dans tous les environs de Bethléem, où l'on avait dit que ce nouveau Roi devait naître, et que Joseph et la mère de Jésus

ayant été avertis en songe par un Ange de ce mauvais dessein, ils s'enfuirent incontinent en Egypte, où ils demeurèrent jusqu'à la mort d'Hérode, qui n'arriva que plusieurs années après.

Au contraire Luc marque que Joseph et la mère de Jésus demeurèrent paisiblement durant six semaines dans l'endroit où leur enfant Jésus fut né, qu'il y fut circoncis suivant la loi des Juifs, huit jours après sa naissance, et que lors que le temps prescrit par cette Loi pour la purification de sa mère fut arrivé, elle et Joseph son mari le portèrent à Jérusalem pour le présenter à Dieu dans son temple, et pour offrir en même temps un sacrifice, ce qui était ordonné par la loi de Dieu. Après quoi il s'en retournèrent en Galilée dans leur ville de Nazareth, où leur enfant Jésus croissait tous les jours en grâce et en sagesse, et que son père et sa mère allaient tous les ans à Jérusalem aux jours solennels de leur fête de Pâques. Si bien que Luc ne fait aucune mention de leur fuite en Egypte, ni de a cruauté d'Hérode envers les enfants de la province de Bethléem.

A l'égard de la cruauté d'Hérode, comme les historiens de ce temps-là n'en parlent point, non plus que Joseph l'historien qui écrivit la vie de cet Hérode, et que les autres Evangélistes n'en font aucune mention, il est évident que le voyage de ces Mages conduits par une étoile, ce massacre des petits enfants, et cette fuite en Egypte, ne sont qu'un mensonge absurde. Car il n'est pas cro[23]yable que Joseph, qui a blâmé les vices de ce Roi, eût passé sous silence une action si noire et si détestable, si ce que cet Evangéliste dit eût été vrai.

Sur la durée du temps de la vie publique de J.C., suivant ce que disent les trois premiers Evangélistes, il ne pouvait y avoir eu guère plus de trois mois depuis son baptême jusqu'à sa mort, en supposant qu'il avait trente ans lorsqu'il fut baptisé par Jean, comme dit Luc, et qu'il ait été né le 25 Décembre. Car depuis ce baptême qui fut l'an 15 de Tibère César, et l'année qu'Anne et Caïphe étaient Grands Prêtres, jusqu'au premier Pâques Suivant, qui était dans le mois de mars, il n'y avait qu'environ trois mois; suivant ce que disent les trois premiers Evangélistes, il fut crucifié la veille du premiers Pâques suivant, après son baptême, et la première fois qu'il vint à Jérusalem avec ses disciples; car tout ce qu'ils disent de son baptême, de ses voyages, de ses miracles, de ses prédications, et de sa mort et passion se doit rapporter nécessairement à la même année de son baptême, puisque ces Evangélistes ne parlent d'aucune autre année suivante, et qu'il paraît même, par la narration qu'ils font de ses actions, qu'il les a toutes faites immédiatement après son baptême, consécutivement les unes après les autres, et en fort peu de temps, pendant lequel on ne voit qu'un seul intervalle de six jours avant la transfiguration, pendant lesquels six jours on ne voit pas qu'il ait fait aucune chose.

On voit par là qu'il n'aurait vécu après son baptême qu'environ trois mois; desquels, si l'on vient à ôter six semaines de 40 jours et 40 nuits qu'il passa dans le désert, il s'ensuivra que le temps de sa vie publique, depuis ses dernières prédications [24] jusqu'à sa mort, n'aura duré qu'environ six semaines; et suivant ce que Jean dit, il aurait au moins duré trois ans et trois mois, parce qu'il paraît par l'Evangile de cet Apôtre qu'il aurait été pendant le cours de sa vie publique trois ou quatre fois à Jérusalem à la fête de Pâques, qui n'arrivait qu'une fois l'an.

Or s'il est vrai qu'il y ait été trois ou quatre fois depuis son baptême, comme Jean le témoigne, il est faux qu'il n'ait vécu que trois mois après son baptême, et qu'il ait été crucifié la première fois qu'il alla à Jérusalem.

Si l'on dit que ces trois premiers Evangélistes ne parlent effectivement que d'une seule année, mais qu'ils ne marquent pas distinctement les autres qui se sont écoulées, depuis son

baptêmes, ou que Jean n'entend parler que d'une seule Pâques, quoiqu'il semble qu'il pare de plusieurs, et que ce n'est que par anticipation qu'il répète plusieurs fois que la fête de Pâques des Juifs était proche, et que Jésus alla à Jérusalem, et par conséquent qu'il n'y a qu'une contrariété apparente sur ce sujet entre les Evangélistes, je le veux bien; mais il est constant que cette contrariété apparente ne viendrait que de ce qu'ils ne s'expliquent pas avec toutes les circonstances qui auraient été à remarquer dans le récit qu'ils font. Quoi qu'il en soit, il y a toujours lieu de tirer cette conséquence qu'ils n'étaient donc pas inspirés de Dieu lorsqu'ils ont écrit leurs histoires.

Autre contradiction au sujet de la première chose que Jésus-Christ fit incontinent après son baptême: car les trois premiers Evangélistes disent qu'il fut aussitôt transporté par l'Esprit dans un désert, où il jeûna quarante jours et quarante nuits, et où il fut plusieurs fois tenté [25] par le Diable. Et suivant ce que dit Jean, il partit deux jours après son baptême pour aller en Galilée, où il fit son premier miracle, en y changeant l'eau en vin aux noces de Cana, où il se trouva trois jours après son arrivée en Galilée, à plus de trente lieues de l'endroit où il était.

A l'égard du lieu de sa première retraite après sa sortie du désert, Matthieu dit [ch. 4 v. 13] qu'il s'en vint en Galilée, et que laissant la ville de Nazareth, il vint demeurer à Capharnaum, ville maritime. Et Luc, [ch. 4 v. 16 et 41] dit qu'il vint d'abord à Nazareth, et qu'ensuite il vint à Capharnaum.
Ils se contredisent sur le temps et la manière dont les Apôtres se mirent à sa suite; car les trois premiers disent que Jésus passant sur le bord de la mer de Galilée en Galilée, où il fit son premier miracle, en y changeant l'eau en vin aux noces de Cana, où il se trouva trois jours après son arrivée en Galilée, à plus de trente lieues de l'endroit où il était.

A l'égard du lieu de sa première retraite après sa sortie du désert, Matthieu dit [ch. 4 v. 13] qu'il s'en vint en Galilée, et que laissant la ville de Nazareth, il vint demeurer à Capharnaüm, ville maritime. Et Luc, [ch. 4 v. 16 et 41] dit qu'il vint d'abord à Nazareth, et qu'ensuite il vint à Capharnaüm.

Ils se contredisent sur le temps et la manière dont les Apôtres se mirent à sa suite; car les trois premiers disent que Jésus passant sur le bord de la mer de Galilée, il vit Simon et André son frère, et qu'un peu plus loin il vit Jacques et Jean son frère avec leur père Zébédée. Jean au contraire dit que ce fut André, frère de Simon Pierre, qui se joignit premièrement à Jésus, avec un autre Disciple de Jean Baptiste, l'ayant vu passer devant eux, lorsqu'ils étaient avec leur Maître sur les bords du Jourdain.

Au sujet de la Cène, les trois premiers évangélistes marquent que Jésus-Christ fit l'institution du sacrement de son corps et de son sang sous les espèces et apparences du pain et du vin, comme parlent nos christicoles romains : et Jean ne fait aucune mention de ce mystérieux sacrement. Jean dit (ch.13, v.5) qu'après cette Cène, Jésus lava les pieds à ses Apôtres, qu'il leur commanda expressément de se faire les uns aux autres la même chose et rapporte un long discours qu'il leur fit [26] dans ce même temps. Mais les autres évangélistes ne parlent aucunement de ce lavement de pieds, ni d'un long discours qu'il leur fit pour lors. Au contraire, ils témoignent qu'incontinent après cette Cène, il s'en alla avec, ses Apôtres, sur la montagne des Oliviers, où il abandonna son âme à la tristesse ; et qu'enfin il tomba en agonie(I.4.14), pendant que les Apôtres dormirent un peu plus loin.

Ils se contredisent eux-mêmes sur le jour qu'ils disent qu'il fit cette Cène car d'un côté, ils marquent qu'il la fit le soir de la veille de Pâques, c'est-à-dire le soir du premier jour des

azimes ou de l'usage des pains sans levain, comme il est marqué dans l'Exode, 12. 18. Lévit. 25. 5., dans les Nomb. 28. 16. et d'un autre côté, ils disent qu'il fut crucifié le lendemain du jour qu'il fit cette Cène, vers l'heure de midi , après que les Juifs lui eurent fait son procès pendant toute la nuit et le matin. Or, suivant leur dire, le lendemain qu'il fit cette Cène n'aurait pas dû être la veille de Pâques. Donc, s'il est mort la veille de Pâques vers le midi, ce n'était point le soir de la veille de cette fête qu'il fit cette Cène. Donc, il y a erreur manifeste.

Ils se contredisent aussi sur ce qu'ils rapportent des femmes qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée car les trois premiers évangélistes disent que ces femmes et tous ceux de sa connaissance, entre lesquelles étaient Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques et de Joses et la mère des enfants de Zébédée, regardaient de loin ce qui se passait lorsqu'il était pendu et attaché à la croix. Jena dit au contraire (19. 25.) que la mère de Jésus et la sœur de sa mère et Marie-Madeleine étaient debout auprès de la croix avec Jean, [27] son Apôtre. La contrariété(I.4.15) est manifeste car si ces femmes et ce disciple étaient près de lui, elles n'étaient donc pas éloignées comme disent les autres.

Ils se contredisent sur les prétendues apparitions qu'ils rapportent que Jésus-Christ fit après la prétendue résurrection car Matthieu (ch.28 v.16) ne parle que de deux apparitions ; l'une lorsqu'il apparut à Marie-Madeleine et à une autre femme nommée aussi Marie et lorsqu'il apparut à ses onze disciples qui s'étaient rendus en Galilée sur la montagne qu'il leur avait marquée pour le voir. Marc parle de trois apparitions, la première lorsqu'il apparut à Marie-Madeleine, la seconde lorsqu'il apparut à ses deux disciples qui allaient à Emmaüs et la troisième lorsqu'il apparut à ses onze disciples, à qui il fit reproche de leur incrédulité. Luc ne parle que des deux premières apparitions, comme Matthieu et Jean l'Evangéliste parle de quatre apparitions et ajoute aux trois de Marc celle qu'il fit à sept ou huit de ses disciples qui pêchaient sur le Lac de Tibériade.

Ils se contredisent encore sur le lieu de ces apparitions car Matthieu dit que ce fut en Galilée sur une montagne ; Marc dit que ce fut lorsqu'ils étaient à table ; Luc dit qu'il les mena hors de Jérusalem et qu'il les mena jusqu' en Béthanie où les quitta en s'élevant au ciel. Et Jean dit que ce fut dans la ville de Jérusalem, dans une maison dont ils avaient fermé les portes et une autre fois sur le Lac de Tibériade.

Voilà bien de la contrariété(I.4.16) dans le récit de ces prétendues apparitions. Ils se contredisent au sujet de la prétendue Ascension au Ciel car Luc et Marc disent positivement qu'il monta au Ciel en présence de ses onze Apô[28]tres mais ni Matthieu ni Jean ne font aucune mention de cette prétendue Ascension. Bien plus, Matthieu témoigne assez clairement qu'il n'est point monté au ciel puisqu'il dit positivement que Jésus-Christ assura ses Apôtres qu'il serait et demeurerait toujours avec eux judqu'à la fin des siècles : « Allez donc, leur dit-il dans cette prétendue apparition, enseignez toutes les nations et soyez assurés que je serai toujours avec vous jusqu'à la fin des siècles. » [p.28]

Luc se contredit lui-même sur ce sujet car dans son Evangile (ch.24 v.50), il dit que ce fut en Béthanie qu'il monta au Ciel en présence de ses Apôtres et dans ses Actes des Apôtres, supposé qu'il en soit l'auteur, il dit que ce fut sur la Montagne des Oliviers. Il se contredit encore lui-même dans une autre circonstance de cette Ascension car il marque dans son Evangile que ce fut le jour même de sa résurrection ou la première nuit suivante qu'il monta au Ciel ; et dans les Actes des Apôtres, il dit que ce fut 40 jours après sa résurrection, ce qui ne s'accorde certainement pas.

Si tous les Apôtres avaient véritablement vu leur Maître monter glorieusement au Ciel, comme Matthieu et Jean qui l'auraient vu comme les autres, auraient-ils passé sous silence un si glorieux mystère et si avantageux à leur Maître, vu qu'ils rapportent quantité d'autres circonstances de sa vie et de ses actions qui sont beaucoup moins considérables que celle-ci ? Comment Matthieu ne fait-il pas mention expresse de cette Ascension et n'explique-t-il pas clairement de quelle manière il demeurait toujours avec eux, quoiqu'il les quittât visiblement pour monter au Ciel ? Il n'est pas facile de comprendre [29] par quel secret il pouvait demeurer avec ceux qu'il quittait.

Je passe sous silence quantité d'autres contradictions, ce que je viens de dire suffit pour faire voir que ces livres ne viennent d'aucune inspiration divine, ni même d'aucune sagesse humaine, et par conséquent qu'ils ne méritent pas qu'on y ajoute aucune foi.

CHAPITRE III:
Deuxième preuve tirée des erreurs de la foi (suite)

Mais par quel privilège ces quatre Evangiles et quelques autres semblables livres passent-ils pour saints et divins, plutôt que plusieurs autres qui ne portent pas moins le titre d'Evangile et qui ont autrefois comme les premiers publiés sous le nom de quelques autres Apôtres ? Si l'on dit que les Evangiles réfutés sont supposés et faussement attribués aux Apôtres, on en peut dire autant des premiers; si l'on suppose les uns falsifiés et corrompus, on en peut supposer autant des autres. Ainsi, il n'y a point de preuve assurée pour discerner les uns d'avec les autres, en dépit de l'Eglise qui veut en décider, elle n'est pas plus croyable.
Pour ce qui est des prétendus miracles rapportés dans le vieux Testament, ils n'auraient été faits que pour marquer de la part de Dieu une injuste et odieuse acception(I.5.1) de peuples et de personnes et pour accabler de maux, de propos délibéré, les uns, pour favoriser tout particulièrement les autres. La vocation et le choix que Dieu fit des Patriarches Abraham, Isaac et Jacob pour, de leur postérité, se faire un peuple qu'il sanctifierait et bénirait par dessus tous les autres peuples de la Terre, en est une preuve.

[30] Mais, dira-t-on, Dieu est le maître absolu de ses grâces et de ses bienfaits, il peut les accorder à qui bon lui semble, sans q'on ait droit de s'en plaindre ni de l'accuser d'injustice. Cette raison est vaine car Dieu, l'auteur de la nature, le père de tous les hommes, doit également les aimer tous, comme ses propres ouvrages et par conséquent il doit également être leur protecteur et leur bienfaiteur car celui qui donne l'être doit donner les suites et les conséquences nécessaires pour le bien-être; si ce n'est que(I.5.2) nos Christicoles veuillent dire que leur Dieu voudrait faire exprès des créatures pour les rendre misérables, ce qu'il serait certainement indigne de penser d'un Etre infiniment bon.

De plus, si tous les prétendus miracles, tant du vieux que du nouveau Testament, étaient véritables, on pourrait dire que Dieu aurait eu plus de soin de pourvoir au moindre bien des hommes qu'à leur plus grand et principal bien ; qu'il aurait voulu plus sévèrement punir dans de certaines personnes des fautes légères qu'il n'aurait puni dans d'autres de très grands crimes ; et enfin qu'il n'aurait pas voulu se montrer si bienfaisant dans les plus pressants besoins que dans les moindres. C'est ce qu'il est facile de faire voir, tant par les miracles qu'on prétend qu'il a faits que par ceux qu'il n'a pas faits et qu'il aurait néanmoins plutôt faits qu'aucun autre, s'il était vrai qu'il en eût fait. Par exemple, dire que Dieu aurait eu la complaisance d'envoyer un ange pour consoler et secourir une simple servante pendant qu'il aurait laissé et qu'il laisse encore tous les jours languir et mourir de misère une infinité d'innocents ; qu'il aurait conservé miraculeusement pendant quarante ans les habillements et les chaussures d'un [31] misérable peuple pendant qu'il ne veut pas veiller à la conservation naturelle de tant de biens si utiles et nécessaires pour la subsistance des peuples, et qui se sont néanmoins perdus et se perdent encore tous les jours par divers accidents. Quoi ! Il aurait envoyé aux premiers chefs du genre humain, Adam et Eve, un démon, un diable ou un simple serpent pour les séduire et pour perdre par ce moyen tous les hommes ? Cela n'est pas croyable. Quoi ! il aurait voulu, par une grâce spéciale de sa providence, empêcher que le Roi de Guérar(I.5.3), païen, ne tombât dans une faute légère avec une femme étrangère, faute cependant qui n'aurait eu aucune mauvaise suite, et il n'aurait pas voulu empêcher qu'Adam et Eve ne l'offensassent et ne tombassent dans le péché de désobéissance, péché qui, selon nos Christicoles, devait être fatal et causer la perte de tout le genre humain ? Cela n'est pas croyable.

Venons aux prétendus miracles du nouveau Testament. Ils consistent, comme on le prétend, en ce que Jésus-Christ et les Apôtres guérissaient divinement toutes sortes de maladies et d'infirmités, en ce qu'ils rendaient, quand ils le voulaient, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, qu'ils faisaient marcher droit les boiteux, qu'ils

guérissaient les paralytiques, qu'ils chassaient les démons des corps possédés et qu'ils ressuscitaient les morts.

On voit plusieurs de ces miracles dans les Evangiles, mais on en voit beaucoup plus dans les livres que nos Christicoles ont faits des vies admirables de leurs saints ; car on y lit, presque partout, que ces prétendus bienheureux guérissaient les maladies et les infirmités, chassaient les démons presque en toute rencontre et ce au seul nom [32] de Jésus ou par le seul signe de la croix ; qu'ils commandaient, pour ainsi dire, aux éléments ; que Dieu les favorisait fort, qu'il leur conservait, même après leur mort, son divin pouvoir et que ce divin pouvoir se serait communiqué jusqu'au moindre de leurs habillements et même jusqu'à l'ombre de leur corps et jusqu'aux instruments honteux de leur mort. Il est dit que la chauffette de Saint-Honoré ressuscita un mort au six de Janvier, que les bâtons de Saint-Pierre, de Saint-Jacques et de Saint-Bernard opérait[sic] des miracles. On dit de même de la corde de Saint-François, du bâton de Saint-Jean de Dieu et de la ceinture de Sainte-Mélanie. Il est dit de Saint-Gracilien qu'il fut divinement instruit de ce qu'il devait croire et enseigner et qu'il fit, par le mérite de son oraison, reculer une montagne qui l'empêchait de bâtir une église ; que du sépulcre de Saint-André, il en coulait sans cesse un liqueur qui guérissait toutes sortes de maladies ; que l'âme de Saint-Benoît fut vue monter au Ciel revêtue d'un précieux manteau et environnée de lampes ardentes. Saint-Dominique disait que Dieu ne l'avait jamais éconduit de choses qui [sic] lui eût demandées ; que Saint-François commandait aux hirondelles, aux cygnes et autres oiseaux, qu'ils lui obéissaient et que souvent les poissons, les lapins et les lièvres venaient se mettre entre ses mains et dans son giron ; que Saint-Paul et Saint-Pantaléon ayant eu la tête tranchée, il en sortit du lait au lieu de sang ; que le bienheureux Pierre de Luxembourg, dans les deux premières années d'après sa mort (1388 et 1389) fit 2400 miracles, entre lesquels il y eut 42 morts ressuscités, non compris plus de trois mille autres miracles qu'il a faits depuis, sans ceux qu'il fait encore tous les jours ; que les [33] cinquante philosophes que Sainte-Catherine convertit, ayant tous été jetés dans un grand feu, leurs corps furent après trouvés entiers et pas un seul de leurs cheveux brûlés [sic] ; que le corps de Sainte-Catherine fut enlevé par les anges après sa mort et enterré par eux sur le Mont Sinaï ; que, le jour de la canonisation de Saint-Antoine de Padoue, toutes les cloches de la ville de Lisbonne sonnèrent d'elles-mêmes sans que l'on sût d'où cela venait ; que ce Saint étant un jour sur le bord de la mer et ayant appelé les poissons pour les prêcher, ils vinrent devant lui en foule et, mettant la tête hors de l'eau, ils l'écoutaient attentivement. On ne finirait point s'il fallait rapporter toutes ces balivernes : il n'y a sujet si vain et si frivole et même si ridicule où les auteurs de ces vies de Saints ne prennent plaisir d'entasser miracles sur miracles, tant ils sont habiles à forger de beaux mensonges. Voyez aussi le sentiment de Naudé sur cette matière dans son Apologie des Grands Hommes, tome 2, page 13. (I.5.4)

Ce n'est pas sans raison, en effet, que l'on regarde ces choses comme de vains mensonges car il est facile de voir que tous ces prétendus miracles n'ont été inventés qu'à l'imitation des fables des poètes païens. C'est ce qui paraît assez visiblement par la conformité qu'il y a des uns aux autres.

CHAPITRE IV:
Conformité des anciens et nouveaux miracles.

Si nos Christicoles disent que Dieu donnait véritablement pouvoir à ses Saints de faire tous les miracles [34] rapportés dans leurs vies, de même aussi les Païens disent que les filles d'Anius, grand-prêtre d'Apollon, avaient véritablement reçu du dieu Bacchus la faveur et le pouvoir de changer to1ut ce qu'elles voudraient en bled(I.6.1), en vin, en huile, etc.

Que Jupiter donna aux nymphes qui eurent soin de son éducation une corne de la chèvre qui l'avait allaité dans son enfance, avec cette propriété qu'elle leur fournissait abondamment de tout ce qui leur viendrait à souhait.

Si nos Christicoles disent que leurs Saints avaient le pouvoir de ressusciter les morts et qu'ils avaient des révélations divines, les Païens avaient dit avant eux qu'Athalide, fils de Mercure, avait obtenu de son père le don de pouvoir vivre, mourir et ressusciter quand il voudrait et qu'il avait aussi la connaissance de tout ce qui se faisait au monde et en l'autre vie ; et qu'Esculape, fils d'Apollon, avait ressuscité des morts et entr'autres qu'il ressuscita Hippolyte, fils de Thésée, à la prière de Diane et qu'Hercule ressuscita aussi Alceste, femme d'Admet(I.6.2), Roi de Thessalie pour la rendre à son mari.

Si nos Christicoles disent que leur Christ est né miraculeusement d'une vierge, sans connaissance(I.6.3) de l'homme , les Païens avaient déjà dit avant eux que Rémus et Romulus, fondateurs de Rome, étaient miraculeusement nés d'une vierge vestale nommée Ilia ou Silvia ou Rea Silvia ; ils avaient déjà dit Mars, Argé, Vulcain et autres avaient été engendrés par la déesse Junon, sans connaissance d'homme et avaient déjà dit aussi que Minerve, déesse des sciences, avait été engendrée dans le cerveau de Jupiter et qu'elle en sortit toute armée, par la force d'un coup de poing dont ce dieu se frappa la tête. [35]

Si nos Christicoles disent que leurs Saints faisaient sortir des fontaines d'eau des rochers, les Païens disent de même que Minerve fit jaillir une fontaine d'huile en récompense d'un temple qu'on lui avait dédié.

Si nos Christicoles se vantent 'avoir reçu miraculeusement des images du Ciel, comme par exemple celle de Notre-Dame de Lorette et de Liesse et plusieurs autres présents du Ciel, comme la prétendue Sainte Ampoule de Reims, comme la Chasuble blanche que Saint-Ildefonse reçut de la Vierge Marie (I.6.4) et autres choses semblables, les Païens se vantaient avant eux d'avoir reçu un bouclier sacré pour marque de la conservation de leur ville de Rome ; et les Troyens se vantaient avant eux d'avoir reçu miraculeusement du Ciel leur Palladium ou leur simulacre de Pallas qui vint, disaient-ils, prendre sa place dna sle temple qu'on avait édifié à l'honneur de cette Déesse.

Si nos Christicoles disent que leur Jésus-Christ fut vu par ses Apôtres monter glorieusement au Ciel et que plusieurs âmes de leurs prétendus Saints furent vues transférer glorieusement au Ciel par les Anges, les Païens romains avaient déjà dit avant eux que Romulus, leur fondateur, fut vu tout glorieux après sa mort ; que Ganymède, fils de Tros, Roi de Troie, fut par Jupiter transporté au Ciel pour lui servir d'échanson (I.6.5) ; que la chevelure de Bérénice, ayant été consacrée au temple de Vénus, fut après transportée au Ciel. Ils disent la même chose de Cassiopée et d'Andromède et même de l'âne de Silène (I.6.6)
Si nos Christicoles disent que plusieurs corps de leurs Saints ont été miraculeusement préservés de corruption après leur mort et qu'ils ont été retrouvés par des révélations divines, après avoir été un fort long temps perdus[36] sans savoir où ils pouvaient être, les Païens en disent de même du corps d'Oreste qu'ils prétendent avoir été trouvé par l'avertissement de l'Oracle, etc.

Si nos Christicoles disent que les sept frères dormants dormirent miraculeusement pendant 177 ans, qu'ils furent enfermés dans une caverne (I.6.7), les Païens disent qu'Épiménide le philosophe (I.6.8)dormit pendant 57 ans dans une caverne où il s'était endormi.
Si nos Christicoles disent que plusieurs de leurs Saints parlaient encore miraculeusement après avoir eu la tête ou la langue coupées, les Païens disent que la tête de Gabienus (I.6.9) chanta un long poème après avoir été séparée de son corps.
Si nos Christicoles se glorifient de ce que leurs temples et églises sont ornées de plusieurs tableaux et riches présents qui montrent les guérisons miraculeuses qui ont été faites par l'intercession de leurs Saints, on voit aussi ou, du moins, on voyait autrefois, dans le temple d'Esculape, à Epidaure, quantité de tableaux des cures (I.6.10) et guérisons miraculeuses qu'ils avaient faites.
Si nos Christicoles dusent que plusieurs de leurs Saints ont été miraculeusement conservés dans les flammes ardentes, sans y recevoir aucun dommage dans leur corps ni dans leurs habits, les Païens disaient que les religieuses du temple de Diane (I.6.11) marchaient sur des charbons ardents pieds nus sans se brûler et sans se blesser les pieds et que les prêtres de la déesse Féronie (I.6.12) et de Hirpicus marchaient de même sur des charbons ardents, dans les feux de joie que l'on faisait à l'honneur d'Apollon.
Si les anges bâtirent une chapelle à Saint-Clément au fond de la mer, la petite maison de Baucis et de Philémon (I.6.13) [37] fut miraculeusement changée en un superbe temple en récompense de leur piété.
Si plusieurs de leurs saints, comme Saint Jacques, Saint Maurice, etc. ont plusieurs fois paru dans leurs armées, montés et équipés à l'avantage, combattre en leur faveur, Castor et Pollux ont paru plusieurs fois en bataille combattre pour les Romains contre leurs ennemis.
Si un bélier se trouva miraculeusement pour être offert en sacrifice à la place d'Isaac lorsque son père Abraham le voulut sacrifier, da déesse Vesta envoya aussi une génisse pour lui être sacrifiée à la place de Metella, fille de Metellus ; la déesse Diane envoya de même une biche à la place d'Iphigénie, lorsqu'elle était sur le bûcher pour lui être immolée, et par ce moyen Iphigénie fut délivrée.

Si Saint Joseph fuit en Egypte sur l'avertissement de l'Ange, Simonides le poète évita plusieurs dangers mortels sur un avertissement miraculeux qui lui en fut fait.

Si Moïse fit sortir une source d'eau vive d'un rocher en le frappant de son bâton, le cheval Pégase en fit autant, en frappant de son pied un rocher, il en sortit une fontaine.

Si Saint Vincent Ferrier ressuscita un mort haché en pièces et dont le corps était déjà moitié cuit et moitié rôti, Pelops, fils de Tantale, roi de Phrygie, ayant été mis en pièces par son père pour le faire manger aux dieux, ils en ramassèrent tous les membres, les réunirent et lui rendirent la vie.

Si plusieurs crucifix et autres images ont miraculeusement parlé et rendu des réponses, les païens disent que leurs oracles ont divinement parlé et rendu des réponses à ceux qui les consultaient et que la tête d'Orphée et celle de "Polycrate" rendaient des oracles après leur mort.[38]
Si Dieu fit connaître par une voix du Ciel que Jésus Christ était sonfils comme le citent les évangélistes, Vulcain fit voir, par l'apparition d'une flamme miraculeuse que Coeculus était véritablement son fils.
Si Dieu a miraculeusement nourri quelques-uns de ses saints, les poètes païens disent que Triptolème fut miraculeusement nourri d'un lait divin par Cérès, qui lui donna aussi un char

attelé de deux dragons et que Phénée, fils de Mars, étant sorti du ventre de sa mère déjà morte, fut néanmoins miraculeusement nourri de son lait.
Si plusieurs saints ont miraculeusement adouci la cruauté et la férocité des bêtes les plus cruelles, il est dit qu'Orphée attirait à lui, par la douceur de son chant et l'harmonie de ses instruments, les lions, les ours et les tigres, et adoucissait la férocité de leur nature; qu'il attirait à lui les rochers, les arbres, et même que les rivières arrêtaient leur cours pour l'entendre chanter.
Enfin, pour abréger, car on en pourrait rapporter bien d'autres, si nos Christicoles disent que les murailles de la ville de Jéricho tombèrent par le son des trompettes, les païens disent que les murailles de la ville de Thèbes furent bâties par le son des instruments de musique d'Amphion, les pierres, disent les poètes, s'étant agencées d'elles-mêmes par la douceur de son harmonie: ce qui serait encore bien plus miraculeux et plus admirable que de voir tomber des murailles par terre.
Voilà certainement une grande conformité de miracles de part et d'autre. Comme ce serait une grande sottise d'ajouter foi à ces prétendus miracles du paganisme, ce n'en est pas moins une d'en ajouter à ceux du christianisme, puisqu'ils ne viennent tous que d'un même principe[39] d'erreur. C'était pour cela aussi que les manichéens et les ariens, qui étaient vers le commencement du christianisme, se moquaient de ces prétendus miracles, faits par l'invocation des saints, et blâmaient ceux qui les invoquaient après leur mort, et qui honoraient leurs reliques.
Revenons à présent à la principale fin que Dieu se serait proposée en envoyant son Fils au monde, qui se serait fait homme: ç'aurait été, comme il est dit, d'ôter les péchés du monde, et de détruire entièrement les oeuvres du prétendu démon, etc.; c'est ce que nos Christicoles soutiennent, comme aussi que Jésus-Christ aurait bien voulu mourir pour l'amour d'eux, suivant l'intention de Dieu son père, ce qui est clairement marqué dans tous les prétendus saints livres.
Quoi! un Dieu tout-puissant, et qui aurait voulu se faire homme mortel pour l'amour d'eux, et répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour les sauver tous, aurait voulu borner sa puissance à guérir seulement quelques maladies et quelques infirmités du corps, dans quelques infirmes qu'on lui aurait présentés, et il n'aurait pas voulu employer sa bonté divine à guérir toutes les infirmités de nos âmes, c'est-à-dire à guérir tous les hommes de leurs vices et de leurs dérèglements, qui sont pires que les maladies du corps ? Cela n'est pas croyable.
Quoi! un Dieu si bon aurait voulu miraculeusement préserver des corps morts de pourriture et de corruption, et il n'aurait pas voulu de même préserver de la contagion et de la corruption du vice et du péché les âmes d'une infinité de personnes qu'il serait venu racheter au prix de son sang, et qu'il devait sanctifier par sa grâce! Quelle pitoyable contradiction!

CHAPITRE V:
Troisième preuve de la fausseté de la religion, tirée des prétendues visions et révélations divines.

[40] Venons aux prétendues visions et révélations divines, sur lesquelles nos Christicoles fondent et établissent la vérité et la certitude de leur religion.

Pour en donner une juste idée, je ne crois pas qu'on puisse mieux faire que de dire en général qu'elles sont telles que si quelqu'un osait maintenant se vanter d'en avoir de semblables, et qu'il voulût s'en prévaloir, on le regarderait infailliblement comme un fou, un fanatique.

Voici quelles furent ces prétendues visions et révélations divines.

Dieu, disent les prétendus saints livres, s'étant pour la première fois apparu à Abraham, lui dit: « Sortez de votre pays (il était alors en Chaldée), quittez la maison de votre père, et allez-vous-en au pays que je vous montrerai. » Cet Abraham y étant allé, Dieu, dit l'histoire (Gen. xii, 7) s'apparut une seconde fois à lui, et lui dit: « Je donnerai tout ce pays-ci où vous êtes à votre postérité. » En reconnaissance de cette gracieuse promesse, Abraham lui dressa un autel.

Après la mort d'Isaac, son fils Jacob allant un jour en Mésopotamie pour chercher une femme qui lui fût convenable, ayant marché tout le jour, se sentant fatigué du chemin, il voulut se reposer sur le soir; couché par terre, sa tête appuyée sur quelques pierres pour s'y reposer, il s'endormit, et pendant son sommeil il vit en songe une échelle dressée de la terre à l'extrémité du ciel, et il [41] lui semblait voir les anges monter et descendre par cette échelle, et qu'il voyait Dieu lui-même s'appuyer sur le plus haut bout, lui disant: « Je suis le Seigneur, le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac votre père; je vous donnerai, à vous et à votre postérité, tout le pays où vous dormez; elle sera aussi nombreuse que la poussière de la terre; elle s'étendra depuis l'orient jusqu'à l'occident, et depuis le midi jusqu'au septentrion; je serai votre protecteur partout où vous irez; je vous ramènerai sain et sauf de cette terre, et je ne vous abandonnerai point que je n'aie accompli tout ce que je vous ai promis. » Jacob, s'étant éveillé dans ce songe, fut saisi de crainte et dit: « Quoi! Dieu est vraiment ici, et je n'en savais rien ! Ah, que ce lieu-ci est terrible, puisque ce n'est autre chose que la maison de Dieu et la porte du ciel! » Puis, s'étant levé, il dressa une pierre, sur laquelle il répandit de l'huile en mémoire de ce qui venait de lui arriver, et fit en même temps vœu à Dieu que s'il revenait sain et sauf, il lui offrirait la dîme de tout ce qu'il aurait.

Voici encore une autre vision. Gardant les troupeaux de son beau-père Laban, qui lui avait promis que tous les agneaux de diverses couleurs que les brebis produiraient seraient sa récompense, il songea une nuit qu'il voyait les mâles sauter sur les femelles, et qu'elles lui produisaient toutes des agneaux de diverses couleurs. Dans ce beau songe, Dieu lui apparut, et lui dit: « Regardez et voyez comme les mâles montent sur les femelles, et comme ils sont de diverses couleurs; car j'ai vu la [42] tromperie et l'injustice que vous fait Laban votre beau-père ; levez-vous donc maintenant, sortez de ce pays-ci, et retournez dans le vôtre. » Comme il s'en retournait avec toute sa famille, et avec ce qu'il avait gagné chez son beau-père, il eut, dit l'histoire, en rencontre, pendant la nuit, un homme inconnu contre lequel il lui fallut combattre toute la nuit jusqu'au point du jour ; et cet homme ne l'ayant pu vaincre, il lui demanda qui il était ; Jacob lui dit son nom. "Vous ne serez plus appelé Jacob, mais Israël: car puisque vous avez été fort en combattant contre Dieu, à plus forte raison serez-vous fort en combattant contre les hommes." (Gen., xxxii, 25, 28.)

Voilà quelles furent en partie les premières de ces prétendues visions et révélations divines. Il ne faut pas juger autrement des autres que de celles-ci. Or, quelle apparence de

divinité y a-t-il dans des songes si grossiers et dans des illusions si vaines? Si quelques personnes venaient maintenant nous conter de pareilles sornettes et les crussent pour de véritables révélations divines; comme, par exemple, si quelques étrangers, quelques Allemands venus dans notre France, et qui auraient vu toutes les plus belles provinces du royaume, venaient à dire que Dieu leur serait apparu dans leur pays, qu'il leur aurait dit de venir en France, et qu'il leur donnerait à eux et à tous leurs descendants toutes les belles terres, seigneuries et provinces de ce royaume, qui sont depuis les fleuves du Rhin et du Rhône jusqu'à la mer Océane; qu'il ferait une éternelle alliance avec eux, qu'il multiplierait leur race, qu'il rendrait leur postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que les grains de sable de la mer, etc.; qui ne rirait de telles sottises, et qui ne regarderait ces étrangers comme des fous? [43] Il n'y a certainement personne qui ne les regardât comme tels, et qui ne se moquât de toutes ces belles visions et révélations divines.

Or il n'y a aucune raison de juger ni de penser autrement de tout ce qu'on fait dire à ces grands prétendus saints patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, sur les prétendues révélations divines qu'ils disaient avoir eues.

A l'égard de l'institution des sacrifices sanglants, les livres sacrés l'attribuent manifestement à Dieu. Comme il serait trop ennuyeux de faire les détails dégoûtants de ces sortes de sacrifices, je renvoie le lecteur à l'Exode, chapitre xxv, 1; xxvii, 1 et 21; xxviii, 3; xxix, 1; ibid., v, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.

Mais les hommes n'étaient-ils pas bien fous et bien aveuglés de croire faire honneur à Dieu de déchirer, tuer et brûler ses propres créatures, sous prétexte de lui en faire des sacrifices? Et maintenant encore, comment est-ce que nos Christicoles sont si extravagants que de croire faire un plaisir extrême à leur Dieu le Père, de lui offrir éternellement en sacrifice son divin Fils, en mémoire de ce qu'il aurait été honteusement et misérablement pendu à une croix où il serait expiré? Certainement cela ne peut venir que d'un opiniâtre aveuglement d'esprit.

A l'égard du détail des sacrifices d'animaux, il ne consiste qu'en des vêtements de couleurs, en sang, fressures, foies, jabots, rognons, ongles, peaux, fiente, fumée, gâteaux, certaines mesures d'huile et de vin: le tout offert et infecté de cérémonies sales et aussi pitoyables que des opérations de magie les plus extravagantes.

Ce qu'il y a de plus horrible, c'est que la loi de ce détestable peuple juif ordonnait aussi que l'on sacrifiât [44] des hommes. Les barbares (tels qu'ils soient) qui avaient rédigé cette loi affreuse ordonnaient (Levit., chap. xxvii) que l'on fit mourir, sans miséricorde, tout homme qui avait été voué au Dieu des Juifs, qu'ils nommaient Adonaï; et c'est selon ce précepte exécrable que Jephté immola sa fille, que Saül voulut immoler son fils.

Mais voici encore une preuve de la fausseté de ces révélations dont nous avons parlé. C'est le défaut d'accomplissement des grandes et magnifiques promesses qui les accompagnaient: car il est constant que ces promesses n'ont jamais été accomplies.

La preuve de cela consiste en trois choses principales: 1° à rendre leur postérité plus nombreuse que tous les autres peuples de la terre, etc.; 2° à rendre le peuple qui viendrait de leur race le plus heureux, le plus saint et le plus triomphant de tous les peuples de la terre, etc.; 3° et aussi à rendre son alliance éternelle, et qu'ils posséderaient à jamais le pays qu'il leur donnerait. Or il est constant que ces promesses n'ont jamais été accomplies.

Premièrement, il est certain que le peuple juif, ou le peuple d'Israël, qui est le seul qu'on puisse regarder comme descendant des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, et le seul dans lequel ces promesses auraient dû s'accomplir, n'a jamais été si nombreux pour qu'il puisse être comparable en nombre aux autres peuples de la terre, beaucoup moins, par conséquent, aux grains de sable, etc.; car l'on voit que dans le temps même qu'il a été le plus nombreux et le plus florissant il n'a jamais occupé que les petites provinces stériles de la Palestine et des environs, qui ne sont presque rien en comparaison de la vaste éten [45] due d'une multitude de royaumes florissants qui sont de tous côtés sur la terre.

Secondement, elles n'ont jamais été accomplies touchant les grandes bénédictions dont ils auraient dû être favorisés: car quoiqu'ils aient remporté quelques petites victoires sur de pauvres peuples qu'ils ont pillés, cela n'a pas empêché qu'ils n'aient été le plus souvent vaincus et réduits en servitude, leur royaume détruit, aussi bien que leur nation, par l'armée des Romains; et maintenant encore nous voyons que le reste de cette malheureuse nation n'est regardé que comme le peuple le plus vil et le plus méprisable de toute la terre, n'ayant en aucun endroit ni domination ni supériorité.

Troisièmement, enfin, ces promesses n'ont point été non plus accomplies à l'égard de cette alliance éternelle que Dieu aurait dû faire avec eux, puisque l'on ne voit maintenant et que l'on n'a même jamais vu aucune marque de cette alliance et qu'au contraire ils sont, depuis plusieurs siècles, exclus de la possession du petit pays qu'ils prétendent leur avoir été promis de la part de Dieu pour en jouir à tout jamais. Ainsi toutes ces prétendues promesses n'ayant pas en leur effet, c'est une marque assurée de leur fausseté: ce qui prouve manifestement encore que ces prétendus saints et sacrés livres qui les contiennent n'ont pas été faits par l'inspiration de Dieu. Donc c'est en vain que nos Christicoles prétendent s'en servir comme d'un témoignage infaillible pour prouver la vérité de leur religion.

CHAPITRE VI:
Première Section: De l'Ancien Testament
Deuxième Section: Du Nouveau Testament

[46] Nos Christicoles mettent encore au rang des motifs de crédibilité, et des preuves certaines de la vérité de leur religion, les prophéties, qui sont, prétendent-ils, des témoignages assurés de la vérité des révélations ou inspirations de Dieu, n'y ayant que Dieu seul qui puisse certainement prédire les choses futures si longtemps avant qu'elles soient arrivées, comme sont celles 1qui ont été prédites par les prophètes.

Voyons donc ce que c'est que ces prétendus prophètes, et si l'on en doit faire tant d'état que nos Christicoles le prétendent.

Ces hommes n'étaient que des visionnaires (I.8.1) et des fanatiques, qui agissaient et parlaient suivant les impulsions ou les transports de leurs passions dominantes, et qui s'imaginaient cependant que c'était par l'esprit de Dieu qu'ils agissaient et qu'ils parlaient; ou bien c'était des imposteurs qui contrefaisaient les prophètes, et qui, pour tromper plus facilement les ignorants et les simples, se vantaient d'agir et de parler par l'esprit de Dieu.

Je voudrais bien savoir comment serait reçu un Ézéchiel qui dit (chap. iii et iv) que Dieu lui a fait manger à son déjeuner un livre de parchemin; lui a ordonné de se faire lier comme un fou; lui a prescrit de se coucher trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté droit, et quarante sur le gauche; lui a commandé de manger de la merde sur son pain, et ensuite, par accom [47] modement (I.8.2), de la fiente de bœuf? Je demande comment un pareil extravagant serait reçu chez les plus imbéciles même de tous nos provinciaux? (I.8.3)

Quelle plus grande preuve encore de la fausseté de ces prétendues prédictions que les reproches violents que ces prophètes se faisaient les uns aux autres, de ce qu'ils parlaient faussement au nom de Dieu; reproches même qu'ils se faisaient, disaient-ils, de la part de Dieu? Voyez Ézéch., xiii, 1; Sophon., iii, 4; et Jérem., II, 4.

Ils disent tous : « gardez-vous des faux prophètes » comme les vendeurs de mithridate 5 (I. 8.4) disent : « Gardez-vous des pilules contrefaites. »

Ces malheureux font parler Dieu d'une manière dont un crocheteur n'oserait parler. Dieu dit, au vingt-troisième chap. d'Ézéchiel, que la jeune Oolla n'aime que ceux qui ont membre d'âne et sperme de cheval (I.8.5). Comment ces fourbes insensés auraient-ils connu l'avenir? Nulle prédiction en faveur de leur nation juive n'a été accomplie.

Le nombre des prophéties qui prédisent la félicité et la grandeur de Jérusalem est presque innombrable ; aussi, dira-t-on, il est très naturel qu'un peuple vaincu et captif se console dans ses maux réels par des espérances imaginaires; comme il ne s'est pas passé une année depuis la destitution du roi Jacques, que les Irlandais de son parti n'aient forgé plusieurs prophéties en sa faveur.

Mais si ces promesses faites aux Juifs se fussent effectivement trouvées véritables, il y aurait déjà longtemps que la nation juive aurait été et serait encore le peuple le plus nombreux, le plus puissant, le plus heureux et le plus triomphant.

Deuxième Section: Du Nouveau Testament

[48] Il faut maintenant examiner les prétendues prophéties contenues dans les Évangiles.

Premièrement, un ange s'étant apparu en songe à un nommé Joseph, père au moins putatif de Jésus fils de Marie, lui dit : « Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre chez vous Marie votre épouse car ce qui est dans elle est l'ouvrage du Saint-Esprit. Elle vous enfantera un fils que vous appellerez Jésus, parce que ce sera lui qui délivrera son peuple de ses péchés. » Cet ange dit aussi à Marie: « Ne craignez point, parce que vous avez trouvé grâce devant Dieu. Je vous déclare que vous concevrez dans votre sein et que vous enfanterez un fils que vous nommerez Jésus. Il sera grand, sera appelé le fils du Très Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père; il régnera à jamais dans la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin ». (Matth., I, 20, et Luc., I, 3.)

Jésus commença à prêcher et à dire : « Faites pénitence, car le royaume du ciel approche. » (Matth., IV, 17.) « Ne vous mettez pas en peine, et ne dites pas: Que mangerons-nous ou boirons-nous? ou de quoi serons-nous vêtus? car votre père céleste sait que toutes ces choses vous sont nécessaires. Cherchez donc premièrement le royau [49] me de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données pour surcroît.» (Matth.,VI, 30-31-32.)

Or, maintenant que tout homme qui n'a pas perdu le sens commun examine un peu si ce Jésus a été jamais roi, si ses disciples ont eu toutes choses en abondance.

Ce Jésus promet souvent qu'il délivrera le monde du péché. Y a-t-il une prophétie plus fausse, et notre siècle n'en est-il pas une preuve parlante?

Il est dit que Jésus est venu sauver son peuple. Quelle façon de le sauver ! C'est la plus grande partie qui donne la dénomination à une chose : une douzaine ou deux, par exemple, d'Espagnols ou de Français, ne sont pas le peuple français ou le peuple espagnol; et si une armée de cent vingt mille hommes était faite prisonnière de guerre par une plus forte armée d'ennemis, et si le chef de cette armée rachetait seulement quelques hommes, comme dix à douze soldats ou officiers, en payant leur rançon, on ne dirait pas pour cela qu'il aurait délivré ou racheté son armée. Qu'est-ce donc qu'un dieu qui vient se faire crucifier et mourir pour sauver tout le monde, et qui laisse tant de nations damnées? Quelle pitié et quelle horreur !

Jésus-Christ dit qu'il n'y a qu'à demander et qu'on recevra, qu'à chercher et qu'on trouvera. Il assure que tout ce qu'on demandera à Dieu en son nom on l'obtiendra; et que si l'on avait seulement la grosseur d'un grain de moutarde de foi, l'on ferait, par une seule parole, transporter des montagnes d'un endroit à un autre. Si cette promesse eût été véritable, rien ne paraîtrait impossible à nos Christicoles qui ont la foi à leur Christ. Cependant tout le contraire arrive.

[50] Si Mahomet eût fait de semblables promesses à ses sectateurs que le Christ en a fait aux siens sans aucun succès, que ne dirait-on pas? On crierait: Ah, le fourbe ! ah, l'imposteur ! ah, les fous de croire un tel imposteur ! Les voilà ces Christicoles eux-mêmes dans le cas : il y a longtemps qu'ils y sont sans revenir de leur aveuglement; au contraire, ils sont si ingénieux à se tromper qu'ils prétendent que ces promesses ont eu leur accomplissement dès le commencement du christianisme étant pour lors, disent-ils, nécessaire qu'il y eût des miracles afin de convaincre les incrédules de la vérité de la religion; mais que, cette religion

étant suffisamment établie, les miracles n'ont plus été nécessaires: où est donc la certitude de cette proposition?

D'ailleurs celui qui a fait ces promesses ne les a pas restreintes seulement pour un certain temps, ni pour certains lieux, ni pour certaines personnes en particulier, mais il les a faites généralement à tout le monde. « La foi de ceux qui croiront, dit-il, sera suivie de ces miracles-ci : ils chasseront les démons en mon nom; ils parleront diverses langues; ils toucheront les serpents », etc.

A l'égard du transport des montagnes, il dit positivement que quiconque dira à une montagne : « Ôte-toi de là, et te jette dans la mer », pourvu qu'il n'hésite pas en son cœur, mais qu'il croie, tout ce qu'il commandera sera fait. Ne sont-ce pas des promesses qui sont tout à fait générales, sans restriction de temps, de lieu, ni de personnes ?

Il est dit que toutes les sectes d'erreurs et d'impostures prendront honteusement fin. Mais si Jésus-Christ entend seulement dire qu'il a fondé et établi une société de [51] sectateurs qui ne tomberaient point dans le vice ni dans l'erreur, ces paroles sont absolument fausses, puisqu'il n'y a dans le christianisme aucune secte, ni société et Église, qui ne soit pleine d'erreurs et de vices, principalement la secte ou société de l'Église romaine, quoiqu'elle se dise la plus pure et la plus sainte de toutes. Il y a longtemps qu'elle est tombée dans l'erreur; elle y est née; pour mieux dire, elle y a été engendrée et formée; et maintenant elle est même dans des erreurs qui sont contre l'intention, les sentiments et la doctrine de son fondateur, puisqu'elle a, contre son dessein, aboli les lois des Juifs qu'il approuvait, et qu'il était venu lui-même, disait-il, « pour les accomplir et non pour les détruire » et qu'elle est tombée dans les erreurs et l'idolâtrie du paganisme, comme il se voit par le culte idolâtrique qu'elle rend à son Dieu de pâte, à ses saints, à leurs images, et à leurs reliques.

Je sais bien que nos Christicoles regardent comme une grossièreté d'esprit de vouloir prendre au pied de la lettre les promesses et prophéties comme elles sont exprimées; ils abandonnent le sens littéral et naturel des paroles, pour leur donner un sens qu'ils appellent mystique et spirituel, et qu'ils nomment allégorique et tropologique (I.8.6), disant, par exemple, que par le peuple d'Israël et de Juda (I.8.7), à qui ces promesses ont été faites, il faut entendre, non les Israélites selon la chair, mais les Israélites selon l'esprit, c'est-à-dire les chrétiens, qui sont l'Israël de Dieu, le vrai peuple choisi.

Que par la promesse faite à ce peuple esclave de le délivrer de la captivité, il faut entendre non une délivrance corporelle d'un seul peuple captif, mais la délivrance spirituelle de tous les hommes de la servitude du dé[52]mon, qui se devait faire par leur divin Sauveur.

Que par l'abondance des richesses et toutes les félicités temporelles promises à ce peuple, il faut entendre l'abondance des grâces spirituelles; et qu'enfin, par la ville de Jérusalem, il faut entendre non la Jérusalem terrestre, mais la Jérusalem spirituelle, qui est l'Église chrétienne.

Mais il est facile de voir que ces sens spirituels et allégoriques n'étant qu'un sens étranger, imaginaire, un subterfuge des interprètes, il ne peut nullement servir à faire voir la vérité ni la fausseté d'une proposition, ni d'une promesse quelconque. Il est ridicule de forger ainsi des sens allégoriques, puisque ce n'est que par rapport au sens naturel et véritable que l'on peut juger de la vérité ou de la fausseté. Une proposition par exemple, une promesse qui se trouve véritable dans le sens propre et naturel des termes dans lesquels elle est conçue, ne deviendra

pas fausse en elle-même, sous prétexte qu'on voudrait lui donner un sens étranger qu'elle n'aurait pas; de même que celles qui se trouvent manifestement fausses dans leur sens propre et naturel ne deviendront pas véritables en elles-mêmes sous prétexte qu'on voudrait leur donner un sens étranger qu'elles n'auraient pas.

On peut dire que les prophéties de l'Ancien Testament, ajoutées au Nouveau, sont des choses bien absurdes et bien puériles. Par exemple, Abraham avait deux femmes, dont l'une, qui n'était que servante, figurait la Synagogue, et l'autre, qui était épouse, figurait l'Église chrétienne; et sous prétexte encore que cet Abraham avait eu deux fils, dont l'un, qui était de la servante, figurait le Vieux Testament, et l'autre, qui était de son épouse, figurait le Nouveau Tes[53]tament. Qui ne rirait d'une si ridicule doctrine? (I.8.8)

N'est-il pas encore plaisant qu'un morceau de drap rouge exposé par une putain pour servir de signal à des espions, dans l'Ancien Testament, soit la figure du sang de Jésus-Christ répandu dans le Nouveau?

Si, suivant cette manière d'interpréter allégoriquement tout ce qui s'est dit, fait et pratiqué dans cette ancienne loi des Juifs, on voulait interpréter de même allégoriquement tous les discours, toutes les actions, et toutes les aventures du fameux don Quichotte de la Manche, on y trouverait certainement autant de mystères et de figures.

C'est néanmoins sur ce ridicule fondement que toute la religion chrétienne subsiste. C'est pourquoi il n'est presque rien dans cette ancienne loi que les docteurs Christicoles ne tâchent d'expliquer mystiquement.

La prophétie la plus fausse et la plus ridicule qu'on ait jamais faite est celle de Jésus dans Luc, chap. 22. Il est prédit qu'il y aura des signes dans le soleil et dans la lune, et que le Fils de l'homme viendra dans une nuée juger les hommes; et il prédit cela pour la génération présente. Cela est-il arrivé? Le Fils de l'homme est-il venu dans une nuée?

CHAPITRE VII:
Preuve tirée des erreurs de la doctrine et de la morale.

[54] La religion chrétienne, apostolique et romaine, enseigne et oblige de croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et en même temps qu'il y a trois personnes divines, chacune desquelles est véritablement Dieu: ce qui est manifestement absurde, car s'il y en a trois qui soient véritablement Dieu, ce sont véritablement trois Dieux. Il est faux de dire qu'il n'y ait qu'un seul Dieu, ou, s'il est vrai de le dire, il est faux de dire qu'il y en ait véritablement trois qui sont Dieu, puisqu'un et trois ne se peut véritablement dire d'une seule et même chose.

Il est aussi dit que la première de ces prétendues personnes divines, qu'on appelle le Père, a engendré la seconde personne, qu'on appelle le Fils, et que ces deux premières personnes ensemble ont produit la troisième, que l'on appelle Saint-Esprit, et néanmoins que ces trois prétendues divines personnes ne dépendent point l'une de l'autre, et ne sont pas même plus anciennes l'une que l'autre. Cela est encore manifestement absurde, puisqu'une chose ne peut recevoir son être d'une autre sans quelque dépendance de cette autre, et qu'il faut nécessairement qu'une chose soit pour qu'elle puisse donner l'être à une autre. Si donc la seconde et la troisième personne divines ont reçu leur être de la première, il faut nécessairement qu'elles dépendent, dans leur être, de cette première personne, qui leur aurait donné l'être, ou qui les aurait engendrées; [55] et il faut nécessairement aussi que cette première, qui aurait donné l'être aux deux autres, ait été avant, puisque ce qui n'est point ne peut donner l'être à rien. D'ailleurs, il répugne et est absurde de dire qu'une chose qui aurait été engendrée ou produite n'aurait point eu de commencement. Or, selon nos christicoles, la seconde et la troisième personne ont été engendrées ou produites: donc elles ont eu un commencement; et si elles ont en un commencement, et que la première personne n'en ait point eu, comme n'ayant point été engendrée, ni produite d'aucune autre, il s'ensuit de nécessité que l'une ait été avant l'autre.

Nos christicoles, qui sentent ces absurdités et qui ne peuvent s'en parer par aucune bonne raison, n'ont point d'autre ressource que de dire qu'il faut pieusement fermer les yeux de la raison humaine, et humblement adorer de si hauts mystères sans vouloir les comprendre; mais comme ce qu'ils appellent foi est ci-devant solidement réfuté, lorsqu'ils nous disent qu'il faut se soumettre, c'est comme s'ils disaient qu'il faut aveuglément croire ce qu'on ne croit pas.

Nos déichristicoles (I.9.1) condamnent ouvertement l'aveuglement des anciens païens qui adoraient plusieurs dieux. Ils se raillent de la généalogie de leurs dieux, de leur naissance, de leurs mariages, et de la génération de leurs enfants, et ils ne prennent pas garde qu'ils disent des choses beaucoup plus ridicules et plus absurdes.

Si les païens ont cru qu'il y avait des déesses aussi bien que des dieux, que ces dieux et ces déesses se mariaient, et qu'ils engendraient des enfants, ils ne pensaient en cela rien que de naturel: car ils ne s'imaginaient pas encore [56] que les dieux fussent sans corps ni sentiments; ils croyaient qu'ils en avaient aussi bien que les hommes. Pourquoi n'y en aurait-il point eu de mâle et de femelle? On ne voit point qu'il y ait plus de raison de nier ou de reconnaître plutôt l'un que l'autre; et, en supposant des dieux et des déesses, pourquoi n'engendreraient-ils pas en la manière ordinaire? Il n'y aurait certainement rien de ridicule ni d'absurde dans cette doctrine, s'il était vrai que leurs dieux existassent.

Mais, dans la doctrine de nos christicoles, il y a quelque chose de bien plus ridicule et de plus absurde: car, outre ce qu'ils disent d'un Dieu qui en fait trois, et de trois qui n'en font qu'un, ils disent que ce dieu triple et unique n'a ni corps, ni forme, ni figure; que la première personne de ce dieu triple et unique, qu'ils appellent le Père, a engendré toute seule une seconde personne, qu'ils appellent le Fils, et qui est tout semblable à son père, étant comme

lui sans corps, sans forme, et sans figure. si cela est, qu'est-ce qui fait que la première s'appelle le père plutôt que la mère, et que la seconde se nomme plutôt le fils que la fille? Car si la première est véritablement plutôt père que mère, et si la seconde est plutôt fils que fille, il faut nécessairement qu'il y ait quelque chose dans l'une et dans l'autre de ces deux personnes qui fasse que l'un soit père plutôt que mère, et l'autre plutôt fils que fille. Or qui pourrait faire cela si ce n'est qu'ils seraient tous deux mâles et non femelles ? Mais comment seront-elles plutôt mâles que femelles, puisqu'elles n'ont ni corps, ni forme, ni figure ? Cela n'est pas imaginable, et se détruit de soi-même. N'importe, ils disent toujours que ces deux personnes sans corps, forme, ni figure, [57]et par conséquent sans différence de sexe, sont néanmoins père et fils, et qu'ils ont produit par leur mutuel amour une troisième personne, qu'ils appellent le Saint-Esprit, laquelle personne n'a, non plus que les deux autres, ni corps, ni forme, ni figure. Quel abominable galimatias!

Puisque nos christicoles bornent la puissance de Dieu le père à n'engendrer qu'un fils, pourquoi ne veulent-ils pas que cette seconde personne, aussi bien que la troisième, aient, comme la première, la puissance d'engendrer un fils qui soit semblable à elle? si cette puissance d'engendrer un fils est une perfection dans la première personne, c'est donc une perfection et une puissance qui n'est point dans la seconde ni dans la troisième personne. Ainsi ces deux personnes manquant d'une perfection et d'une puissance qui se trouvent dans la première, elles ne seraient certainement pas égales entre elles; si au contraire ils disent que cette puissance d'engendrer un fils n'est pas une perfection, ils ne devraient donc pas l'attribuer à la première personne non plus qu'aux deux autres, parce qu'il ne faut attribuer que des perfections à un Être qui serait souverainement parfait.

D'ailleurs ils n'oseraient dire que la puissance d'engendrer une divine personne ne soit pas une perfection; et s'ils disent que cette première personne aurait bien pu engendrer plusieurs fils et plusieurs filles, mais qu'elle n'aurait voulu engendrer que ce seul fils, et que les deux autres personnes pareillement n'en auraient point voulu engendrer d'autres, on pourrait: 1° leur demander d'où ils savent que cela est ainsi, car on ne voit point, dans leurs prétendues Écritures saintes, qu'aucune de ces divines [58]personnes se soit positivement déclarée là-dessus. Comment donc nos christicoles peuvent-ils savoir ce qui en est ? Ils n'en parlent donc que suivant leurs idées et leurs imaginations creuses; 2° on pourrait dire que si ces prétendues divines personnes avaient la puissance d'engendrer plusieurs enfants, et qu'elles n'en voulussent cependant rien faire, il s'ensuivrait que cette divine puissance demeurerait en elles sans effet. Elle serait tout à fait sans effet dans la troisième personne, qui n'en engendrerait et n'en produirait aucune, et elle serait presque sans effet dans les deux autres, puisqu'elles voudraient la borner à si peu. Ainsi cette puissance qu'elles auraient d'engendrer et de produire quantité d'enfants demeurerait en elles comme oisive et inutile, ce qu'il ne serait nullement convenable de dire de divines personnes.

Nos christicoles blâment et condamnent les païens de ce qu'ils attribuaient la divinité à des hommes mortels, et de ce qu'ils les adoraient comme des (I.9.2) dieux après leur mort : ils ont raison en cela; mais ces païens ne faisaient que ce que font encore nos christicoles, qui attribuent la divinité à leur Christ, en sorte qu'ils devraient eux-mêmes se condamner aussi, puisqu'ils sont dans la même erreur que ces païens, et qu'ils adorent un homme qui était mortel, et si bien mortel qu'il mourut honteusement sur une croix.

Il ne servirait de rien à nos christicoles de dire qu'il y aurait une grande différence entre leur Jésus-Christ et les dieux des païens, sous prétexte que leur Christ serait, comme ils disent, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, attendu que la Divinité se serait véritablement

incarnée [59] en lui; au moyen de quoi la nature divine se trouvant jointe et unie hypostatiquement (I.9.3), comme ils disent, avec la nature humaine, ces deux natures auraient fait dans Jésus-Christ un vrai Dieu et un vrai homme. Ce qui ne s'était jamais fait, à ce qu'ils prétendent, dans les dieux des païens.

Mais il est facile de faire voir la faiblesse de cette réponse: car, d'un côté, n'aurait-il pas été aussi facile aux païens qu'aux chrétiens de dire que la Divinité se serait incarnée dans les hommes qu'ils adoraient comme dieux? D'un autre côté, si la Divinité avait voulu s'incarner et s'unir hypostatiquement à la nature humaine dans leur Jésus-Christ, que savent-ils si cette même Divinité n'aurait pas bien voulu aussi s'incarner et s'unir hypostatiquement à la nature humaine dans ces grands hommes, et dans ces admirables femmes qui, par leur vertu, par leurs belles qualités, ou par leurs belles actions, ont excellé sur le commun des hommes, et se sont fait ainsi adorer comme dieux et déesses? Et si nos christicoles ne veulent pas croire que la Divinité se soit jamais incarnée dans ces grands personnages, pourquoi veulent-ils nous persuader qu'elle se soit incarnée dans leur Jésus ? Où en est la preuve ? Leur foi et leur créance, qui étaient dans les païens comme dans eux. Ce qui fait voir qu'ils sont également dans l'erreur les uns comme les autres.

Mais ce qu'il y a en cela de plus ridicule dans le christianisme que dans le paganisme, c'est que les païens n'ont ordinairement attribué la divinité qu'à de grands hommes, auteurs des arts et des sciences, et qui avaient excellé dans des vertus utiles à leur patrie; mais nos déichristicoles, à qui attribuent-ils la divinité ? A un homme [60] de néant, vil et méprisable, qui n'avait ni talent, ni science, ni adresse, né de pauvres parents, et qui, depuis qu'il a voulu paraître dans le monde et faire parler de lui, n'a passé que pour un insensé et pour un séducteur, qui a été méprisé, moqué, persécuté, fouetté, et enfin qui a été pendu comme la plupart de ceux qui ont voulu jouer le même rôle, quand ils ont été sans courage et sans habileté.

De son temps il y eut encore plusieurs autres semblables imposteurs qui se disaient être le vrai messie promis par la Loi; entre autres un certain Judas le Galiléen, un Théodore, un Barchon, et autres, qui, sous un vain prétexte, abusaient les peuples, et tâchaient de les faire soulever pour les attirer à eux, mais qui ont tous péri.

Passons à ses discours et à quelques-unes de ses actions, qui sont des plus remarquables et des plus singulières dans leurs espèces. « Faites pénitence, disait-il aux peuples, car le royaume du ciel est proche; croyez cette bonne nouvelle. » Et il allait courir toute la Galilée, prêchant ainsi la prétendue venue prochaine du royaume du ciel. Comme personne n'a encore vu aucune apparence de la venue de ce royaume, c'est une preuve parlante qu'il n'était qu'imaginaire.

Mais voyons dans ses autres prédications l'éloge et la description de ce beau royaume.

Voici comme il parlait aux peuples : « Le royaume des cieux est semblable à un homme qui a semé du bon grain dans son champ; mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi est venu qui a semé la zizanie parmi le bon grain. Il est semblable à un trésor caché dans un champ; un homme ayant trouvé [61] le trésor, le cache de nouveau, et il a eu tant de joie de l'avoir trouvé qu'il a vendu tout son bien, et il a acheté ce champ. Il est semblable à un marchand qui cherche de belles perles, et qui, en ayant trouvé une d'un grand prix, va vendre tout ce qu'il a et achète cette perle. Il est semblable à un filet qui a été jeté dans la mer, et qui renferme toutes sortes de poissons : étant plein, les pêcheurs l'ont retiré, et ont mis les bons

poissons ensemble dans des vaisseaux, et jeté dehors les mauvais. Il est semblable à un grain de moutarde qu'un homme a semé dans son champ : il n'y a point de grain si petit que celui-là, néanmoins quand il a crû, il est plus grand que tous les légumes, etc. » Ne voilà-t-il pas des discours dignes d'un Dieu ?

On fera encore le même jugement de lui si l'on examine de près ses actions. Car 1° courir toute une province, prêchant la venue prochaine d'un prétendu royaume; 2° avoir été transporté par le diable sur une haute montagne; d'où il aurait cru voir tous les royaumes du monde, cela ne peut convenir qu'à un visionnaire, car il est certain qu'il n'y a point de montagne sur la terre d'où l'on puisse voir seulement un royaume entier, Si ce n'est le petit royaume d'Yvetot, qui est en France: ce ne fut donc que par imagination qu'il vit tous ces royaumes, et qu'il fut transporté sur cette montagne, aussi bien que sur le pinacle du temple; 3° lorsqu'il guérit le sourd et le muet, dont il est parlé dans saint Marc, il est dit qu'il le tira en particulier, qu'il lui mit ses doigts dans les oreilles, et qu'ayant craché, il lui tira la langue; puis jetant les yeux au ciel, il poussa un grand [62] soupir et lui dit : « Epheta » (I.9.4). Enfin qu'on lise tout ce qu'on rapporte de lui, et qu'on juge s'il y a rien au monde de si ridicule.

Ayant mis sous les yeux une partie des pauvretés attribuées à Dieu par les Christicoles, continuons à dire quelques mots de leurs mystères. Ils adorent un Dieu en trois personnes, ou trois personnes en un seul Dieu, et ils s'attribuent la puissance de faire des dieux de pâte et de farine, et même d'en faire tant qu'ils veulent : car, suivant leurs principes, ils n'ont qu'à dire seulement quatre paroles sur telle quantité de verres de vin, ou de ces petites images de pâte, ils en feront autant de dieux, y en eût-il des millions. Quelle folie ! Avec toute la prétendue puissance de leur Christ, ils ne sauraient faire la moindre mouche, et ils croient pouvoir faire des dieux à milliers. Il faut être frappé d'un étrange aveuglement pour soutenir des choses si pitoyables, et cela sur un si vain fondement que celui des paroles équivoques d'un fanatique.

Ne voient-ils pas, ces docteurs aveuglés, que c'est ouvrir une porte spacieuse à toutes sortes d'idolâtries que de vouloir faire adorer ainsi des images de pâte, sous prétexte que des prêtres auraient le pouvoir de les consacrer et de les faire changer en dieux ? Tous les prêtres des idoles n'auraient-ils pu et ne pourraient-ils pas maintenant se vanter d'avoir un pareil caractère?

Ne voient-ils pas aussi que les mêmes raisons qui démontrent la vanité des dieux ou des idoles de bois, de pierre, etc., que les païens adoraient, démontrent pareillement la vanité des dieux et des idoles de pâte et de farine que nos déiChristicoles adorent? Par quel endroit se moquent-ils de la fausseté des dieux des païens? N'est-ce [63] point parce que ce ne sont que des ouvrages de la main des hommes, des images muettes et insensibles? Et que sont donc nos dieux, que nous tenons enfermés dans des boîtes de peur des souris ?

Quelles seront donc les vaines ressources des Christicoles ? Leur morale ? elle est la même au fond que dans toutes les religions; mais des dogmes cruels en sont nés, et ont enseigné la persécution et le trouble. Leurs miracles ? mais quel peuple n'a pas les siens, et quels sages ne méprisent pas ces fables ? Leurs prophéties ? N'en a-t-on pas démontré la fausseté ? Leurs mœurs ? ne sont-elles pas souvent infâmes ? L'établissement de leur religion ? mais le fanatisme n'a-t-il pas commencé, l'intrigue n'a-t-elle pas élevé, la force n'a-t-elle pas soutenu visiblement cet édifice ? La doctrine ? mais n'est-elle pas le comble de l'absurdité ?

Je crois, mes chers amis, vous avoir donné un préservatif suffisant contre tant de folies. Votre raison fera plus encore que mes discours et plût à Dieu que nous n'eussions à nous

plaindre que d'être trompés! Mais le sang humain coule depuis le temps de Constantin pour l'établissement de ces horribles impostures. L'Église romaine, la grecque, la protestante, tant de disputes vaines, et tant d'ambitieux hypocrites, ont ravagé l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Joignez, mes amis, aux hommes que ces querelles ont fait égorger, ces multitudes de moines et de nonnes devenus stériles par leur état. Voyez combien de créatures sont perdues, et vous verrez que la religion chrétienne a fait périr la moitié du genre humain.

Je finirai par supplier Dieu, si outragé par cette secte, [64] de daigner nous rappeler à la religion naturelle, dont le christianisme est l'ennemi déclaré; à cette religion sainte que Dieu a mise dans le cœur de tous les hommes, qui nous apprend à ne rien faire à autrui que ce que nous voudrions être fait à nous-mêmes. Alors l'univers serait composé de bons citoyens, de pères justes, d'enfants soumis, d'amis tendres. Dieu nous a donné cette religion en nous donnant la raison. Puisse le fanatisme ne la plus pervertir! Je vais mourir plus rempli de ces désirs que d'espérances.

POSTFACE DE VOLTAIRE

Voilà le précis exact du testament in-folio de Jean Meslier. Qu'on juge de quel poids est le témoignage d'un prêtre mourant qui demande pardon à Dieu.

Ce 15 Mars 1742